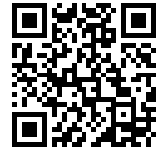
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

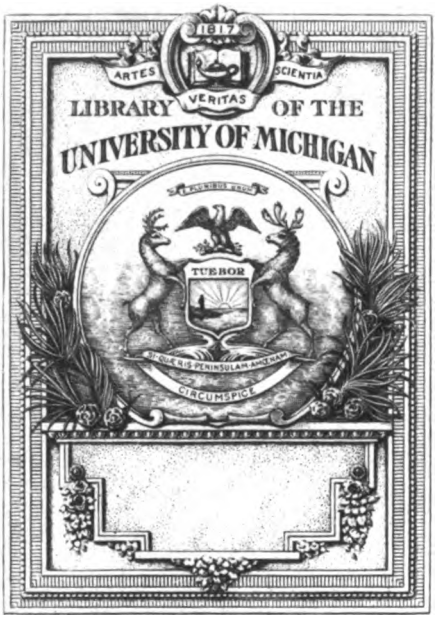
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 640320

Digitized by Google



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Académie de Metz

Digitized by Google

DC
801
.M65
A3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE DE METZ

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE

DE METZ

CVe ANNÉE — 4e SÉRIE — Ve ANNÉE

1924

METZ
IMPRIMERIE LORRAINE (ÉDITION & IMPRESSION)
IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE
Rue des Clercs, 14

1925

Digitized by Google

Digitized by Google

Académie
exch.
11-15-1927

SÉANCE ANNUELLE

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR **M. l'Abbé THORELLE**

Président de l'Académie

A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 31 MAI 1924

MONSIEUR LE PRÉFET,
MONSEIGNEUR,
MONSIEUR LE GOUVERNEUR,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Au nom de l'Académie nationale de Metz, je salue bien respectueusement M. le Préfet qui, toujours si bienveillant pour nous, a bien voulu accepter de présider notre séance annuelle. Je remercie toutes les personnes présentes, qui nous ont fait l'honneur de répondre à notre invitation : c'est une marque d'intérêt et d'estime dont nous sentons tout le prix. Comme moi, sans doute, vous n'avez pu vous défendre d'un profond sentiment de tristesse, en entrant dans cet Hôtel de ville, si accueillant toujours pour notre Société. L'hôte distingué qui devait nous y recevoir, le magistrat dont l'éloge est sur toutes les lèvres, celui auquel devait aller mon premier merci, nous a quittés pour l'autre monde ; mais nous gardons fidèlement son souvenir, car il fut aussi des nôtres, et des meilleurs.

Messieurs, vous n'attendez pas de moi un long discours : après la période de luttes oratoires que nous venons de traverser, un peu de repos est de saison. Fasse le Ciel qu'après le combat, les mains

Digitized by Google

lorraines et françaises se retrouvent pour se serrer dans une loyale étreinte; puisse aussi se continuer l'union sacrée, et s'allier toutes les forces vives de la nation, en dépit de toutes les agitations politiques et sociales.

Messieurs, j'aborde mon sujet: peut-être en voyant mes cheveux blancs, certains auditeurs éprouvent-ils quelque inquiétude; à tort ou à raison, on accuse volontiers les vieillards de regretter le bon vieux temps, de se complaire en critiques sur l'heure actuelle, réservant leur admiration pour les jours d'autrefois: *laudater temporis acti.*

Rassurez-vous, vos craintes sont vaines: 45 années d'annexion brutale, suivies de cinq années de guerre ont laissé dans mon cœur, vous le sentez bien, autre chose que des regrets; laissons donc le passé, il m'est odieux!

Que dire du présent? Personne ne peut le nier, il existe dans notre société de graves menaces de désordre et des causes profondes de désorganisation. Si ces menaces se réalisaient, la patrie subirait d'incalculables secousses; ce serait le désordre avec ses horreurs, à la place d'une paix digne des héroïques sacrifices qu'elle s'est imposés, à la place d'une paix juste et durable.

Et c'est pourquoi je tourne mes regards vers l'avenir, cherchant, dans la nuit orageuse qui nous enveloppe, un rayon d'espérance: c'est si bon, l'espérance, et nous en avons tant besoin. Eh bien! je vous le demande à tous, dans l'horizon ténébreux, voyez-vous poindre une éclaircie annonçan l'aube prochaine?

Oui, je le sais, des esprits optimistes attendent le salut de l'organisation générale des groupements

Digitized by Google

professionnels ; c'est un des plus étranges phénomènes contemporains, que la participation des masses à ce grand effort syndical et social ; ces masses qu'on eût pu croire, il y a 50 ans, accaparées par les forces révolutionnaires, se sont ressaisies, elles ont trouvé en elles-mêmes des centres d'attraction, autour desquels leurs éléments se sont concrétisés, prenant pour but et idéal : la *profession*. On peut y voir, sans doute, un renouveau des vieilles confréries de métier, mais avec une expansion si universelle et une croissance si rapide qu'elle déconcerte toutes les prévisions de la prudence humaine ; ce ne sont partout que trusts, cartels, syndicats, autonomies régionales, fédérations, ligues, etc.

C'est un souffle d'une impulsion puissante qui entraîne tous les travailleurs, ouvriers, paysans, employés et jusqu'aux disciples des lettres, des arts et des sciences.

Est-ce un bien ? Est-ce là l'aurore du salut ? Oui, certes, l'association est louable, elle permet de faire de la force avec des faiblesses réunies, elle assemble des atomes d'énergie individuelle pour les organiser en un faisceau d'une puissance merveilleuse : ce sont des forces nouvelles, mises à jour, et dont l'action va se multipliant avec le nombre de ses éléments. Mais voici le péril : ces énergies, jalouses de leur indépendance, vont se rencontrer dans leur marche en avant, se dresser peut-être l'une contre l'autre, s'user et s'affaiblir dans la lutte, s'anéantir même, le fort détruisant le faible ; et c'est alors l'amoindrissement de la puissance sociale, c'est le recul au lieu du progrès, c'est la guerre au lieu de la paix féconde,

Digitized by Google

c'est l'idée juste et généreuse qui sombre dans le désastre.

Que faut-il donc pour que ces forces, fatalement rivales, se respectent et, au lieu de se défier menaçantes, combinent leurs efforts pour le bien commun? Ce qu'il faut, c'est que tous les groupes divers qui composent la nation, au lieu d'agir à leur guise, en ne consultant que leur intérêt corporatif, agissent en concordance avec les autres; c'est la loi du bon sens: l'exclusivisme, c'est le désordre et la ruine; l'entente et la collaboration, c'est la vie et le progrès.

Existe-t-il un pouvoir capable d'imposer cette réserve aux éléments rivaux qui s'affrontent? Sans doute, parmi les hommes de tout groupe, il se rencontre des éléments d'ordre; pour le bien du monde, il est à désirer qu'ils se multiplient, qu'ils se groupent en une coopération puissante qui maintienne haut ce principe: Pas d'exclusivisme, pas de cloison étanche. Place à tous, tous ont le droit de vivre! Alors toutes ces unions marchant d'accord sans se blesser, seront comme un fleuve large et puissant formé d'affluents dociles, qui coulera paisible à travers le monde du travail, et fécondera la société française.

Où est-elle cette élite dirigeante qui sera le salut? Cette grande régularisatrice, qui fera s'unir et fraterniser les forces nouvelles sociales? Messieurs, vous allez me traiter d'utopiste, je la vois poindre à l'horizon comme une aurore qui monte, apportant dans sa douce clarté de joyeux rayons d'espérance; cette force qui se lève et grandit à vue d'œil autour de nous, ce sont *les jeunes* d'aujourd'hui!

Digitized by Google

Ah ! que c'est beau la jeunesse ! quelle fraîche vision à l'œil qu'un jeune homme ! Je parle d'un jeune homme honnête et qui n'a pas flétri dans la boue ses vingt ans. Laissez-moi vous citer l'impression d'un maître qui s'y connaissait en beauté ; comme un de ces jeunes l'interrogeait sur le Devoir, le maître lui traça en deux mots sa règle de conduite. « Mais, répondit celui-ci, tout cela, j'y ai été fidèle depuis mon enfance. » Et alors le Christ, car c'était Lui, le maître divin dont je parle, le considéra longuement, et Il l'aima. Oh ! ce regard du Christ plongeant au fond de cette âme et se complaisant dans son admiration ! et ce cœur de Dieu allant au cœur du jeune homme pour s'attacher à lui ! Qu'avait-il donc vu à travers cette poitrine de chair ? Ah ! il avait lu la loyauté et la franchise ; il avait rencontré le reflet d'une belle âme, ouverte aux clartés d'en haut, et vibrant à un idéal plus noble que les basses jouissances, une âme que ne venaient pas éblouir et fasciner les lueurs trompeuses de l'or et des richesses.

Oui, c'est beau la jeunesse ! mais comme elle est plus belle encore quand elle se groupe, quand elle associe ses qualités de noblesse et de droiture pour centupler ses énergies, pour soutenir le faible aux heures critiques et rivaliser de zèle pour atteindre l'idéal rêvé !

Qu'ils s'appellent société, alliance lorraine, patronage, je les admire ces groupements, et c'est avec une légitime fierté que je trouve à l'origine de leur fondation le cœur et le nom d'un grand Messin, que sa ville natale n'a pas oublié, le docteur *Michaux*, de noble mémoire.

Ils vont, ces braves jeunes gens, l'œil brillant,

Digitized by Google

le front haut, vers l'avenir qui les attend. Et quand nous les voyons passer, arborant fièrement leurs drapeaux, nous sommes émus et nous murmurons : Ah ! les beaux gars, et la belle France de l'avenir !

Comme ils sont vaillants à l'œuvre ! voyez-les conquérir à l'envi, dans leurs sports, l'agilité et la souplesse, ces qualités si éminemment françaises, mais aussi tenir à cœur d'accroître leur patrimoine intellectuel et moral, leur plus beau fleuron. Amoureux de nos belles traditions, ils les veulent plus vivantes encore et plus rayonnantes, en les prônant par la parole et par l'exemple. Hommes de labeur, ils se dressent en face de la petite troupe de fainéants sceptiques qui se réclament du moindre effort.

Car c'est sur un chemin nouveau qu'ils s'engagent et qu'ils appellent à leur suite tous les frivoles et les découragés de la vie. Le sort des célibataires égoïstes et jouisseurs ne les tente pas ; ils rêvent d'une existence de dévouement qui leur apportera sans doute les charges et les soucis d'une grande famille, mais aussi les consolations et les joies des foyers prospères : ils ont compris que là est le bonheur véritable, que le dévouement est la jouissance la plus noble, et que quand c'est pour les siens, pour son sang qu'on besogne et qu'on souffre, toute peine est une source de joie pour l'avenir.

Les voilà, les sauveurs de la crise, ceux qui animeront un jour de leur souffle les groupes et syndicats de toute sorte et les ligueront dans un même esprit d'amour pour la Patrie.

Hier encore, Monsieur le Préfet, vous affirmiez

Digitized by Google

votre toute cordiale sympathie pour ce renouveau qui grandit au cœur des jeunes et vous lisiez sur leur drapeau les promesses et les espoirs de demain ; fiers de votre encouragement, ils sauront les réaliser.

N'allez pas croire, Messieurs de tout âge ici présents, que je prétende vous exclure de l'œuvre de relèvement. N'êtes-vous pas de ceux qui sont restés jeunes de cœur, et fidèles à leur idéal ? Vous êtes de la belle phalange, vous avez même drapeau ; et comme vous avez l'expérience en plus, votre place est en avant, pour guider et soutenir la troupe aux heures difficiles.

Et vous, jeunes filles de France, parures de nos cités et de nos campagnes, soyez aussi des vaillantes ; liguez-vous et rivalisez avec vos frères pour la gloire de la patrie. Elle est si noble et si douce la tâche qui vous revient ! Mettre votre cœur et vos bras au service de la famille, ce groupe vieux comme le monde, dont tous les autres ne sont que des prolongements, installer la joie au foyer, dresser de saines recrues pour l'avenir, quel beau rôle ? Et vous en avez conscience.

Messieurs, à voir s'épanouir sur notre terre de France ce parterre de fleurs aux senteurs vivifiantes, à voir grandir cette riche pépinière de jeunes chênes au tronc vigoureux, je m'écrie avec vous qu'elle est toujours la grande nation et qu'elle reste et restera l'outil superbe aux mains de Celui qui conduit toute chose en ce monde : *Gesta Dei per Francos.*

Vive la jeunesse française !

Vive la France !

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE METZ

PENDANT L'EXERCICE 1924

PAR

M. Léon MAUJEAN, Secrétaire.

MESSIEURS,

Une heureuse uniformité signale chaque année le compte rendu que doit vous présenter votre secrétaire. Il ne peut, en effet, que constater le charme persistant de ces réunions confraternelles, où des travaux faits avec soin se communiquent à des juges bienveillants qui y trouvent à la fois un agrément intellectuel et un profit instructif.

Sous ce rapport, l'exercice qui vient de se passer n'a pas été inférieur à ceux qui l'ont précédé, et de nombreuses lectures ont prouvé que l'activité des membres de la Compagnie ne se dénie pas, malgré les occupations personnelles qui exigent de plusieurs d'entre eux une satisfaction préalable.

La revue à laquelle nous allons nous livrer confirmera cette appréciation et sera, en même temps que le témoignage d'un passé laborieux, la garantie de nos efforts communs pour maintenir le corps littéraire auquel nous avons l'honneur d'appartenir au rang distingué qu'il occupe depuis plus d'un siècle.

Digitized by Google

PERSONNEL

L'Académie s'associera au devoir impérieux que j'accomplis en lui rappelant, au début de ce compte rendu annuel, les pertes qu'elle a subies.

Nous avons perdu, dans le courant de l'exercice, deux membres correspondants : M. VALIN, maire de Rouen, auteur de *La vie à la cour des ducs de Normandie,* et de divers travaux sur Jeanne d'Arc, délégué de l'Académie de Rouen aux fêtes du Centenaire, en 1919 ; et M. DEPEYRE, membre de l'Académie des Jeux floraux, à Toulouse, aussi délégué au Centenaire. On se souvient de l'éloquente allocution qu'il y prononça, et de la belle conférence qu'il fit l'année suivante, dans cette salle même, sur la formation de la France.

Au début de cette année, vous avez accompagné à sa dernière demeure M. l'abbé Justin BOUR, aumônier du Bon-Pasteur, à Borny, membre agrégé artiste, qui avait mis au service de la musique religieuse et du chant grégorien un talent musical remarquable.

Il y a quelques semaines, la mort de M. JUNG, maire de Metz et membre associé-libre résidant, plongeait dans le deuil la ville tout entière. La douleur fut si générale qu'on n'y put discerner la faible voix de l'Académie. Vous n'en avez que plus cruellement ressenti cette perte, et votre président, dans une allocution aussi vibrante que sincère, a rappelé le caractère si droit et les talents variés de notre distingué confrère.

Comment parler de ceux que nous avons perdus sans mentionner notre maître à tous, M. l'abbé

Digitized by Google

Dorvaux, directeur honoraire du Grand Séminaire de Metz. Nous le pouvons d'autant moins que sa candidature, au titre de membre honoraire, avait été posée et le rapporteur de la commission désigné. Avant son élection, il était déjà des vôtres, et vous vous prépariez à lui ouvrir toutes grandes les portes de l'Académie lorsqu'arriva la nouvelle de sa mort.

M. Dorvaux possédait, dans le domaine de l'histoire locale, une autorité incontestable et incontestée, due à un travail acharné de 40 années, sans interruption aucune. Tout le temps que lui laissaient libre ses classes, peu nombreuses d'ailleurs, était consacré à ses études et à ses recherches. Pour lui, pas de vacances; tandis que ses confrères s'éparpillaient pour prendre un repos bien mérité, on pouvait, en toute sécurité, aller frapper à sa porte, on était sûr de le trouver à sa petite table, devant lui, dans un ordre parfait, ses fiches et ses cahiers de notes.

Le principal objet des études de M. Dorvaux est l'histoire ecclésiastique du diocèse de Metz dans toute son étendue, évêché, chapitres, séminaires, paroisses, chapellenies, abbayes, monastères, prieurés, etc.

Son ouvrage capital est la publication des *Anciens Pouillés du Diocèse de Metz*. Tous ceux qui s'occupent d'histoire locale savent quelle en est la valeur, quelle mine de renseignements fournissent les notes qui rectifient, précisent ou complètent les documents; ils savent quelle somme de travail et de recherches y est condensée.

Sa collaboration avec M. le chanoine Bourgeat et M. l'abbé Lesprand, très féconde, a produit les *Cahiers de doléances* rédigés par les communes

Digitized by Google

des bailiages de Boulay, Bouzonville, Metz et Thionville, et la publication du *Journal de dom Jean François.*

Loin de garder jalousement pour lui le fruit de ses recherches, M. Dorvaux était prodigue, pour les autres, de son temps, de son travail et de sa science. On peut même dire, sans exagération, que dans ces 30 dernières années, M. Dorvaux a fourni sa contribution, d'une façon ou de l'autre, à la plupart des articles ou ouvrages un peu importants sur l'histoire locale.

M. le colonel Edmond CAMBUZAT a quitté Metz en mai 1923 et passe dans la classe des membres associés-libres non résidants. Les deux volumes qu'il a publiés depuis sous le titre : *Gibernes d'artilleurs,* vous sont une garantie que son départ ne signifie pas un ralentissement de son activité.

M. LAMY, président du Conseil général, à qui une longue carrière d'académicien et de signalés services dans la période d'annexion confèrent des prérogatives plus étendues, a été élu membre honoraire.

Pour combler les vides creusés par la mort ou l'absence, vous avez ouvert vos rangs à cinq nouveaux confrères.

En décernant à M. François DE CUREL le titre de membre honoraire, vous ne vous êtes pas proposé d'ajouter à sa gloire, n'est-ce pas lui plutôt qui honorera votre Compagnie ? Mais comme il est resté fidèle à sa petite patrie, vous avez voulu créer

Digitized by Google

un lien nouveau et particulièrement précieux, qui l'attachera à une ville dont son nom est destiné à rehausser l'éclat.

Vous n'avez pu lui souhaiter aujourd'hui la bienvenue parmi vous, mais il vous a annoncé sa venue pour la séance de juin.

M. l'abbé HAMANT, élu titulaire à la séance d'octobre, est un vétéran de l'enseignement et ferait partie de l'Académie depuis longtemps, si de multiples occupations et une modestie excessive n'y avaient fait obstacle. Ordonné prêtre en 1876, il devint professeur, puis directeur du Petit Séminaire. Ses loisirs sont consacrés à des études philologiques et historiques, parmi lesquelles il faut citer des ouvrages sur la syntaxe grecque, une *Vie de Jeanne d'Arc*, une *Histoire du Petit Séminaire de Montigny* en deux volumes, plusieurs monographies de couvents, et l'*Histoire de la Congrégation de Sainte-Chrétienne.*

Ce sont encore ses nombreuses occupations et peut-être aussi une modestie exagérée qui ont empêché M. l'abbé LESPRAND d'accepter une candidature au titre de membre titulaire, que ses travaux lui auraient mérité, et de se contenter de celle de membre associé-libre résidant. En effet, ses travaux historiques sont nombreux, et sa collaboration avec M. Dorvaux vous a donné cette œuvre magistrale des *Cahiers de doléances* dont il vient d'être parlé.

Vous vous êtes attaché, au titre de membre associé-libre résidant, M. Calixte GEAY, sous-préfet de l'ar-

Digitized by Google

rondissement de Metz-Campagne, l'une des figures les plus populaires et les plus sympathiques du Pays Messin. Dès son arrivée, en 1919, il s'est mêlé à la vie du peuple et s'est efforcé d'atteindre l'âme lorraine, dissimulée souvent sous une rude écorce.

M. Geay a publié, dans différentes revues, des nouvelles remarquées, où le talent et l'esprit s'unissent heureusement à la générosité du cœur.

Enfin, vous avez élu, à la séance de juin, un nouveau titulaire, M. Elie Fleur, ancien agent de l'Académie. Il est de tradition à l'Académie que les agents deviennent titulaires lorsqu'ils ont résigné leurs fonctions. Il est difficile, en effet, de se soustraire à la force attractive de vos travaux. Dès qu'on a mis le pied dans la maison, qu'on le veuille ou non, on est pris dans l'engrenage, on n'échappe plus à son destin. M. Fleur apportait d'ailleurs un bagage littéraire considérable. De nombreux articles historiques publiés dans l'*Austrasie,* dans les ***Mémoires de l'Académie*** et les *Mémoires de la Société d'Histoire naturelle* sont sortis de sa plume. Son travail le plus important est la table des *Mémoires de l'Académie de Metz, 1819-1903,* in-8° de 425 pages, contenant l'histoire de l'ancienne Académie et sa reconstitution en 1819.

Des notices biographiques sur nos nouveaux confrères ayant été publiées dans les *Cahiers Lorrains,* qu'il me soit permis, pour ne pas allonger ce rapport, de m'y référer sans plus ample analyse.

Plusieurs de nos confrères ont été l'objet de distinctions flatteuses. M. de Cugnac a été promu

Digitized by Google

général de division du cadre de réserve. MM. d'Arbois de Jubainville, Etienne et l'abbé Lesprand ont été nommés correspondants du Ministère de l'Instruction publique.

M. Hirschauer fils, membre correspondant, vient d'obtenir le Grand Prix d'Histoire Gobert de l'Académie Française.

TRAVAUX

Une première catégorie de travaux est constituée par les rapports qui, avant chaque élection de membres titulaires, associés-libres ou correspondants, analysent les œuvres des candidats. Ces rapports, précieusement conservés dans vos archives, ne doivent pas figurer dans les Mémoires, quoiqu'ils constituent souvent des études scientifiques, artistiques ou littéraires bien intéressantes. Nous n'en ferons pas mention dans ce compte rendu.

La découverte, dans le fonds des Carmélites de Metz, aux Archives de la Moselle, d'une lettre autographe de Madame Louise de France, fille de Louis XV, qui devint religieuse et prieure du Carmel de Saint-Denis, a fourni à M. l'abbé Thiriot l'occasion de faire une notice biographique sur ce personnage, aussi remarquable par sa piété et ses vertus que par sa haute naissance.

Le même auteur vous a entretenu, à la séance de réception de M. Gabriel Pierné, de la chanson populaire lorraine.

M. le général de Vaulgrenant vous a donné lecture d'un mémoire intitulé : *Essai sur la topographie du village lorrain.*

Digitized by Google

La disposition des maisons d'habitation de nos villages est toute spéciale à la Lorraine et groupe de chaque côté des routes des maisons serrées l'une contre l'autre, sans le moindre interstice.

L'auteur établit, par une forte documentation, qu'elle a été imposée au paysan lorrain par les nécessités de la défense.

Vous aurez le plaisir de lire ce mémoire dans vos publications pour 1923.

M. le général Hirschauer a évoqué devant vous, dans un langage impressionnant, des souvenirs de sa première enfance, à Forbach, à Saint-Avold et à Metz.

Votre secrétaire vous a entretenu de « la cité de Metz et de l'invention des armes à feu » et a donné lecture d'inventaires de l'artillerie messine établissant que l'usage des armes à feu fut introduit à Metz, non pas en 1324, ainsi qu'on le croit généralement, mais seulement en 1348, dans des proportions très modestes et concurremment avec des armes de trait; que cet usage se continua pendant plus d'un siècle, et que des inventaires de 1493 mentionnent encore des arbalètes à tour avec leur « haspel ». Il vous a donné, en terminant, les noms des premières grosses bombardes qui furent mises au service de la cité et les inscriptions qu'elles portaient.

Enfin, l'usage des emblèmes de la Lorraine ducale a donné lieu à une vive discussion qui s'est étendue à plusieurs séances.

M. Hippolyte Roy, membre correspondant, membre de l'Académie de Nancy, est venu de cette

Digitized by Google

ville vous faire lecture de deux mémoires. L'un a été consacré à la biographie du docteur Charles Cuny, explorateur, natif de Goin, son grand-oncle, assassiné au Dar-Four par le sultan El-Hussein.

L'intéressante communication de notre érudit confrère a suggéré à l'Académie le vœu de voir donner, par l'administration municipale, le nom du Dr Cuny à l'une des rues des nouveaux quartiers de Metz qui n'ont pas encore reçu de dénomination officielle.

A la séance de mai, M. Hippolyte Roy vous a communiqué un fragment de son ouvrage en cours de publication : *La vie, la mode et le costume au XVIIe siècle, époque Louis XIII*. Pendant 10 ans, M. Roy a dépouillé aux Archives les mémoires des merciers, tailleurs, bonnetiers, ceinturiers et autres artisans de la mode sous Louis XIII (1625-1635). Cette décade fut en France la plus belle époque du costume, le temps, disent les Chroniques, où on se vêtait en couleur. Ce fut une aimable débauche des nuances les plus exquises, parfois les plus inattendues. Avec des moyens inférieurs, nos ancêtres, sous le régime corporatif, réalisèrent, en un effort modeste et tranquille, une perfection inconnue à nos fièvres, à nos vertiges, se révélant en leur art des maitres, dont les œuvres, longtemps conservées, attesteront à nos yeux une humiliante supériorité.

Les lectures de M. Roy ont vivement intéressé l'Académie, qui ne lui a pas ménagé ses applaudissements.

Espérons que cette circonstance, jointe à la présence, parmi nous, de délégués de notre grande sœur, l'Académie de Stanislas, mettra fin à la légende

Digitized by Google

qui reproche à l'Académie de Metz de creuser un fossé entre notre ville et celle de Nancy.

Signalons en dernier lieu, comme l'un de vos travaux les plus importants, la dernière partie du mémoire de M. Fleur : *Le mensonge allemand sur l'entrée des Français à Metz en 1552.*

La disparition de la célèbre vierge de la rue Saint-Gengoulf et d'autres œuvres d'art faisant partie du patrimoine de la cité ont inspiré à l'Académie, sur la proposition de M. Thiria, le vœu « que l'exportation d'objets présentant un intérêt national d'histoire ou d'art soit désormais interdite de la façon la plus absolue ».

Votre bibliothèque s'est enrichie, d'abord par l'apport régulier de publications qu'éditent les sociétés correspondantes.

De plus, quelques auteurs nous ont fait hommage de leurs œuvres nouvelles.

Signalons aussi les ouvrages qu'en 1923 ont publiés et que nous ont offerts nos membres titulaires, associés-libres et correspondants.

Parmi les premiers, j'ai à citer :

M. Georges Blondeau, pour son mémoire sur les *Œuvres de Wyrsch et de Luc Breton dans la collection de Vezet,* Vesoul 1923;

M. Henry Lerond, pour sa *Notice sur Saint-Julien-lès-Metz*, Metz 1923;

M. Moussat vous a fait hommage d'un volume de vers : *Le Florilège, Poètes contemporains,* auquel il a collaboré;

Digitized by Google

Le mémoire de M. Emile Duvernoy, extrait du *Pays Lorrain*, sur les légendes de l'histoire, mérite une mention spéciale. L'auteur s'y élève, non pas contre les légendes que tout le monde tient comme telles, comme celles du Graouly et de la reine Gillette, dans lesquelles interviennent fées, lutins et génies, mais contre celles qui se glissent dans l'histoire, prétendent se faire passer pour des faits historiques et rendent plus difficile la tâche de l'historien.

D'ailleurs, en les laissant tomber, la perte ne sera pas grande, car le Lorrain, homme froid, n'a pas donné à ces contes les couleurs éclatantes, le développement et le tour poétique que possèdent les légendes celtiques, germaniques et des pays méridionaux. C'est, dit M. Duvernoy, de l'invention raisonnable, mais d'autant plus dangereuse, parce qu'il est plus malaisé de la distinguer de la vérité.

M. le Dr Paul Dorvaux, bibliothécaire honoraire de l'Ecole supérieure de Pharmacie, vous a envoyé trois brochures, dont deux concernant spécialement l'histoire messine : *Becœur, apothicaire à Metz et taxidermiste, Les Chirurgiens de Metz* et une *Etude sur les Pots de Pharmacie.*

Ce n'est pas un ouvrage complet sur la chirurgie dans notre ville que l'auteur a eu l'intention de vous présenter sous le titre, un peu trop général : *Les Chirurgiens de Metz.* Il a découvert, dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie de Médecine de Paris, une nomenclature complète des chirurgiens admis à la maîtrise de 1603 à 1715, dont quelques-uns appartiennent à des familles messines très connues et il termine sa curieuse étude

Digitized by Google

par une notice biographique sur le chirurgien Marian Rolan, auteur d'un traité sur la peste.

Le deuxième mémoire : *Becœur, apothicaire à Metz et taxidermiste,* est consacré à un Messin qui eut son heure de célébrité pour avoir découvert le moyen d'empailler les animaux par l'emploi du savon arsenical.

Le travail sur les pots de pharmacie, richement illustré, ne concerne pas spécialement la ville de Metz.

MESSIEURS,

M. l'abbé Thiriot vous donnera tout à l'heure les résultats des concours académiques de 1923-24. Sans vouloir empiéter sur les attributions du rapporteur, qu'il me soit permis d'exprimer un regret : celui de voir disparaître de vos concours les questions d'agriculture et d'économie sociale, alors qu'au commencement du XIX^e^ siècle elles en constituaient la majeure partie.

L'Académie était alors le centre de la vie intellectuelle de tout le département. Aucune de ces questions n'échappait à sa compétence : amendement du sol, drainage, emploi judicieux des semences, sarclage, culture de la vigne, soins à donner au vin, instruments aratoires, machines agricoles, nourriture des bestiaux, animaux reproducteurs, etc.

C'est d'ailleurs de ces principes que s'était inspirée l'Académie pour le choix de sa devise : l'Utile. Ne fallait-il pas avant toutes choses faire sortir de la routine où il s'enlisait depuis un siècle le cultivateur lorrain et procurer à l'ouvrier des villes et des campagnes le bien-être auquel il a droit de par son travail ?

Digitized by Google

Au temps où nous vivons, disait M. Bergery en 1827, la littérature n'est plus, ne peut plus être ce qu'elle était autrefois, ou plutôt ce que la faisaient jadis une foule d'écrivains oubliés aujourd'hui. Le siècle des futilités est passé ; on ne lit plus que les écrits empreints du sceau de l'utilité, et l'auteur qui aspire à la gloire doit puiser ses inspirations dans les grands intérêts de la patrie et de l'humanité.

Et il conclut : il ne reste donc aux sociétés académiques qu'à céder aussi de bonne grâce à l'impulsion. On peut même dire qu'il est de leur intérêt de la seconder. Instituées pour travailler à la prospérité nationale, elles mériteraient le blâme public et se l'attireraient infailliblement si elles venaient à s'occuper de choses frivoles et à préparer des couronnes pour des victoires inutiles.

Hâtons-nous d'ajouter que beaucoup de collègues de M. Bergery ne semblent pas avoir partagé cette manière de voir, évidemment toute personnelle, d'un professeur de sciences exactes ; les mémoires de cette époque contiennent, en effet, comme aujourd'hui, une partie littéraire et historique importante.

Ce qu'il convient de retenir, c'est que, parmi les multiples travaux dont s'occupait l'Académie, c'est l'agriculture qui occupait le premier plan.

Dans ces questions d'améliorations agricoles, la part faite à l'administration préfectorale est bien minime. A tort ou à raison, on trouvait alors que les associations de particuliers exerçaient sur l'agriculture une influence bien autrement sensible que les institutions dirigées par les agents du gouvernement, parce que les premières ne sont pas inté-

Digitized by Google

ressées, comme les administrations, à simuler des succès, à cacher des fautes, et qu'elles n'ont pas, comme celles-ci, mille moyens d'influencer l'opinion publique. On lit encore dans l'*Annuaire Agricole* pour 1866 : Moins l'administration s'occupera de l'agriculture et de l'industrie, mieux cela vaudra.

Les deux causes principales qui, de l'avis de l'Académie, s'opposaient au progrès de l'agriculture : la répugnance des cultivateurs à modifier les instruments aratoires qu'ils tiennent de leurs pères, et leur obstination à voir dans les céréales le meilleur des produits que peuvent donner les terres, échappaient à l'influence du gouvernement.

Des innovations introduites par l'Académie, beaucoup ne réussirent pas, ou n'eurent qu'une durée éphémère.

L'ancienne toiture en bois de châtaigner de la cathédrale de Metz ayant fait supposer que la culture de cet arbre était répandue autrefois dans le pays, on résolut de la réintroduire. Malheureusement, les arbres plantés à grands frais ne firent que péricliter, et il fallut les arracher.

On dut aussi abandonner, après quelques années, l'élevage du mérinos, établi sur les indications de l'Académie, les moutons n'ayant pu réussir à s'acclimater, et leur laine ayant éprouvé une telle dépréciation qu'elle se vendait à des prix inférieurs à ceux des laines communes du pays.

Une expérience sur l'acclimatation de la garance, faite par le général Thomas dans sa propriété d'Ars-Laquenexy, eut d'abord un succès complet, mais les années qui suivirent furent mauvaises, et on y renonça. D'ailleurs, les installations pour la pulvérisation des racines et le tamisage, qui auraient

Digitized by Google

dû marcher de front avec la culture de la plante, faisaient défaut.

Le général Thomas ne fut pas plus heureux dans son essai de culture du riz de montagne.

L'expérience la plus curieuse fut celle de l'acclimatation du ver à soie. La Société académique de Lyon, avec laquelle on était en relations, considérait comme prouvé que la soie provenant de vers élevés au nord de la zone lyonnaise pouvait produire d'aussi bons tissus que ceux qu'on obtient de soies provenant du midi. Il s'agissait donc uniquement de l'élevage du ver à soie.

On eut d'abord recours à une plantation de mûriers blancs qui se trouvait à Woippy et qui semblait être le reste d'un essai de sériciculture plus ancien. Lorsque les mûriers blancs furent épuisés, on nourrit les vers avec des feuilles de mûrier noir, puis avec des feuilles de laitue, de groseillier et de scorsonère. Chaque année amenait un nouveau mode de nourriture des vers à soie que l'on tenait pour infaillible. Hélas, il fallut se rendre à l'évidence et reconnaître que les grands établissements de Lyon n'auraient jamais rien à redouter de la concurrence messine.

On comprend que ces résultats obtenus par l'Académie n'étaient pas de nature à faire abandonner par les cultivateurs leurs anciennes habitudes. Il faut dire pourtant que mainte tentative fut couronnée de succès. De ce nombre furent la culture du colza, celle de la betterave sucrière, et surtout l'amélioration des races du bétail.

En dépouillant les archives d'une petite ville de la Moselle, votre secrétaire trouvait des pièces d'un procès intenté au détenteur des bêtes mâles parce qu'il nourrissait mal le taureau de l'Académie. Ren-

Digitized by Google

seignements pris, il s'agissait d'un taureau Durham acheté par votre Compagnie et cédé à la commune pour servir à l'amélioration des races de pays.

D'ailleurs, les services rendus par l'Académie étaient appréciés universellement, et la subvention annuelle de 1000 fr. votée par le Conseil général fut portée à 2000 fr. en 1828.

La commission d'agriculture formée au sein de l'Académie était débordée et obligée de se réunir chaque semaine pour régler les affaires courantes. C'est vers cette époque que furent établis partout en France les Comices agricoles, dont le premier en date dans notre contrée fut celui de Conflans, créé, comme ceux qui suivirent, par l'Académie de Metz.

On pourrait se demander d'où vient que la première impulsion dans cette voie soit venue de cette petite localité, si le nom d'Emile Bouchotte, que l'on trouve parmi la liste des fondateurs, ne nous en donnait l'explication.

Deux ans plus tard, M. Altmeyer, membre associé correspondant, chercha à créer, pour le canton de Saint-Avold, une association semblable, mais, déclare M. Emile Bouchotte dans son rapport, les petites jalousies de voisinage, les préjugés de l'ignorance, l'esprit de parti même lui opposèrent des obstacles insurmontables.

Cet échec et celui de Pange qui suivit bientôt après décidèrent l'Académie à abandonner ce système de fonder des Comices dans chaque canton; on résolut d'en établir seulement dans les chefs-lieux d'arrondissement.

En 1845, c'est chose faite, des Comices agricoles sont organisés à Metz, Thionville, Briey et Sarre-

Digitized by Google

guemines. Celui de Conflans, toujours actif sous l'impulsion de M. Emile Bouchotte, celui de Pange, moins vigoureux, continuèrent de subsister.

Un comité central, choisi au sein de l'Académie, donnait le mouvement à tout le système et alimentait l'émulation des Comices naissants. L'Académie, disait-on, deviendrait une sorte d'administration agricole dont le réseau étendrait son influence sur toutes les localités du département. Alors disparaîtraient peu à peu les préjugés, vaincus par l'évidence ; l'oreille trop susceptible des laboureurs deviendrait plus docile et plus attentive aux conseils.

Cependant, malgré l'autorité que s'était réservée l'Académie sur les Comices créés par elle, l'importance du rôle qu'elle jouait dans les questions d'agriculture déclinait rapidement. En 1852, le secrétaire déclarait que l'année avait été pauvre en communications. Il se consolait en considérant que la plupart des collègues agriculteurs étaient aussi membres des Comices et avaient réservé leurs travaux pour ces derniers. « Nous y perdons, Messieurs, disait-il, car nous attachons un grand intérêt à ces communications, mais le pays y gagne, parce que les applications peuvent être plus immédiatement réalisées par les Comices. »

Aujourd'hui, les Comices se sont affranchis de toute tutelle et ne se souviennent plus de leur origine. Personne, d'ailleurs, ne songe à attenter en quoi que ce soit à leur indépendance. Ils s'occupent, non seulement de la mise en pratique, mais aussi des questions scientifiques que l'Académie s'était expressément réservées.

A l'Académie, la commission agricole des concours se croise les bras : le dernier mémoire présenté

Digitized by Google

remonte à douze ans, et la récompense attribuée à l'auteur le fut surtout à titre d'encouragement.

Encore, s'il restait à votre secrétaire l'illusion de voir l'Académie remplacée utilement par les Comices, mais il semble bien que ce ne soit pas le cas. Nos journaux agricoles publient, certes, sur toutes ces questions des articles très sérieux, très documentés, mais leur zone d'influence s'étendant sur tout le département, quelquefois sur deux et même sur trois, il leur est difficile de sortir des questions générales, et pourtant la science agricole, en Moselle plus que partout ailleurs, est essentiellement régionaliste.

Il serait donc désirable, et ce sera ma conclusion, de revenir à l'ancien usage de présenter aux concours académiques ouverts tous les ans, des travaux concernant l'agriculture. Tous y gagneront : l'Académie en se mettant en relations avec des hommes éclairés, les cultivateurs en utilisant les expériences faites par quelques-uns des leurs, et le pays tout entier en voyant se manifester un essor nouveau dans l'agriculture qui est, suivant Chaptal, la source la plus pure de la prospérité humaine.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES

PRIX DE VERTU

PRÉSENTÉ A LA

SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE METZ

DU 31 MAI 1924

PAR

M. MOINET, Rapporteur.

MESDAMES, MESSIEURS,

Parmi les jouissances morales que nous vaut l'honneur d'appartenir à l'Académie nationale de Metz, celle de proclamer, une fois l'an, au cours de sa séance solennelle, les noms des personnes ou des œuvres que leurs mérites ou leur dévouement désintéressé ont signalé à nos suffrages, est assurément la plus appréciée.

C'est, en effet, une réelle satisfaction pour notre Compagnie que d'apporter à de braves gens un témoignage d'estime qui leur puisse être à la fois agréable et utile, qui rende justice à leurs exceptionnelles qualités et les propose en exemple à nos populations lorraines, si foncièrement honnêtes et si promptes à admirer le dévouement et le courage.

Mais, s'il est loisible à l'Académie de jouer dans sa petite patrie ce rôle social, qu'elle considère à juste titre comme l'un de ses plus précieux privilèges, elle n'a garde d'oublier qu'elle le doit à la générosité et à la noble initiative de quelques-uns de nos devanciers dont les noms sont sur nos lè-

Digitized by Google

vres, au baron de Ladoucette, à M. F. Pêcheur, à Mlle Bouchotte, qui sont les donateurs de nos fondations pour les prix de vertu. Aussi est-ce avec respect et reconnaissance qu'elle évoque une fois de plus en ce jour le souvenir de leurs belles actions et rappelle à leurs compatriotes leur mémoire vénérée.

Quant à moi, modeste comparse dans cette cérémonie, je tiens cependant à remercier mes honorables collègues du plaisir et de l'honneur qu'ils m'ont fait en me confiant le rapport de cette année.

Déjà les deux précédents concours furent rapportés, avec un talent dont nous gardons le souvenir, et que je ne vous ferai certes pas oublier, par un magistrat du tribunal de Metz, M. le président Baudouin-Bugnet.

Est-ce donc que, par définition, peut-être, les magistrats sont des hommes vertueux ? Je ne saurais y contredire, mais je crois plutôt, et c'est ainsi que j'apprécie leur aimable geste, que mes collègues ont voulu cette année encore donner à un homme que ses fonctions plongent trop souvent au milieu des tares sociales, l'occasion d'exalter au moins une fois en sa vie le mérite d'honnêtes gens qui, modestement et sans bruit, ont accompli des actions difficiles, avec l'unique souci de faire le bien et d'obéir à leur conscience, de lui permettre en un mot de distribuer des médailles et non point des condamnations.

J'avoue humblement que j'en ai été très touché et que j'en reste un peu ému.

Car la vertu mérite d'être célébrée dignement ; elle n'est pas qu'un nom, selon le mot échappé à l'amère déception de Brutus vaincu et mourant,

Digitized by Google

et vous n'êtes pas non plus de l'avis de ce moraliste austère qui va jusqu'à prétendre qu'elle ne constitue, le plus souvent, que la couverture de nos défauts.

Non, le pessimisme aveuglait La Rochefoucauld, et Sainte-Beuve a très justement écrit qu'il existait dans certaines âmes un principe intime d'action et d'attrait qui leur dicte le bien comme un mouvement instinctif du cœur, un besoin de la conscience.

Vous n'aurez pas de peine à reconnaître dans les actes de nos lauréats, qu'il me tarde de vous présenter, ce caractère purement moral qui nous les a fait préférer à d'autres.

Ce sont d'abord trois employés que leurs patrons ou quelques-uns de nos collègues nous ont, avec juste raison, signalés comme dignes de récompense :

M. Jusselle Camille, jardinier, qui travaille depuis 32 ans et avec quel talent, quel soin jaloux et quelle fidélité à toute épreuve au service de Mme Greff, à Pange. Je voudrais que vous vissiez son jardin, ce serait sa meilleure récompense et aussi le plaisir de vos yeux. Resté seul durant la guerre dans une grande propriété confiée à sa garde, M. Jusselle a sauvegardé, mieux que s'ils lui avaient appartenu, les biens de ses maîtres, auxquels il ne demande qu'à continuer à se dévouer durant le reste de ses jours.

M. Guerre François, né à Metz, qui est depuis 31 ans un employé modèle à l'Usine à gaz de Montigny, à tel point que ses directeurs eux-mêmes ont intercédé pour le voir récompenser.

Et M. Franck Jules, également né à Metz, em-

Digitized by Google

ployé emballeur depuis 46 ans (près d'un demi-siècle) chez MM. Klotz et Lévy, et de qui ses patrons font le plus vif éloge.

A chacun de ces trois fidèles serviteurs, qui perpétuent parmi nous les bonnes traditions d'autrefois, et qui ne pensent pas s'abaisser en se dévouant à de bons maîtres, qui considèrent le travail comme un devoir et une satisfaction de conscience, et non comme un fardeau, l'Académie attribue un prix de 100 francs et un diplôme.

Elle décerne une médaille d'argent à Mlle WILHELM, de Metz, pour le dévouement dont elle a fait preuve envers les siens : troisième fille dans une famille de sept enfants, elle a soigné pendant la guerre ses grands-parents malades ou infirmes, a exploité leur ferme et, devenue orpheline, a élevé seule ses quatre plus jeunes frères et sœur, remplaçant ainsi les parents dans la maison.

Nous sommes heureux que ce modèle féminin d'énergie et d'affection familiale nous ait été signalé. Il nous console de trop d'exemples d'ingratitude et d'égoïsme qui pouvaient nous faire craindre un relâchement général des liens sacrés de la famille.

J'ai hâte d'ajouter que cette fâcheuse tendance est beaucoup plus marquée, et cela s'explique, après les bouleversements qui sont le résultat fatal des grandes conflagrations entre les peuples, mais que tout rentre finalement dans l'ordre grâce à l'influence toujours déterminante des idées morales issues de la raison et des enseignements tutélaires de la religion.

A Mme veuve BLANC, d'Hettange-Grande, devenue Française par voie de réclamation, qui perdit son

Digitized by Google

mari victime d'un accident de mine et qui n'en éleva pas moins toute seule, mais au prix de quelles difficultés, leurs sept enfants, l'Académie décerne un prix de 50 francs en argent et un diplôme. Une autre veuve, Mme OBRINGER, actuellement âgée de 71 ans, n'a pas élevé moins de onze enfants. Sept d'entre eux restent vivants, et comme sa fille ainée, devenue veuve elle-même, est malade et sans ressources, c'est encore la grand'mère qui garde à sa charge ses trois petits-enfants.

Afin de récompenser, dans la mesure de ses moyens, un dévouement si méritoire de 40 années, l'Académie attribue à Mme Obringer un prix de 200 francs avec diplôme.

Enfin, c'est une même récompense (200 fr. et un diplôme) que nous décernons à une brave fille dont le grand cœur s'est révélé dans une très humble condition. Pendant 17 ans, Mlle Annette MARIVAUX a servi M. l'abbé Krémer, curé de Veymerange, aujourd'hui décédé.

Avant et pendant toute la durée de la guerre, Mlle Marivaux s'est dévouée pour ce maître vénéré, dont la santé était depuis longtemps ébranlée par un long séjour en Chine. Elle lui prodigua des soins touchants et, lorsqu'il se crut obligé de se séparer d'elle parce que ses ressources trop réduites ne lui permettaient plus de payer des gages, Mlle Marivaux refusa de partir, continua à le servir sans rétributions et à l'entourer jusqu'à sa mort des mêmes soins et du même dévouement. Pendant la guerre, ses sentiments patriotiques, qu'elle était trop Française pour dissimuler, lui attirèrent la haine des Allemands, et c'est son nouveau maître, M. le curé de Landroff, qui nous a signalé cet

Digitized by Google

exemple de désintéressement et de vertus que nous nous devions de récompenser.

A ce palmarès, digne déjà de fixer notre attention, et qui démontre qu'au pays messin les fidèles serviteurs comme les exemples de vertus familiales restent aussi nombreux qu'autrefois, vient s'ajouter la liste des actes de courage qui méritent une mention particulière.

Cette année, nous avons tenu à inscrire en tête de notre tableau d'honneur deux jeunes gens, deux enfants qui, l'un à 13, l'autre 14 ans, ont exposé leur vie pour sauver leur semblable d'une mort certaine:

C'est à Héming, le jeune Guillaume BIEBER, apprenti serrurier, qui, au mois de juillet dernier, parvient en plongeant dans le canal de la Marne au Rhin, à ramener sur la berge l'ouvrier d'usine Lotcher, qui venait de disparaître sous l'eau en essayant de traverser le canal à la nage. Ce que ne firent pas deux camarades de cet ouvrier, parce qu'ils ne le purent ou ne l'osèrent, un enfant de 13 ans parce qu'il est courageux et dévoué à ses semblables l'a simplement accompli. Il doit en être remercié et récompensé.

C'est aussi, à Metz, le jeune Guillaume PODDIG, apprenti typographe, qui, au mois de juin dernier, fit preuve d'un courage et d'un sang-froid vraiment merveilleux: Passant dans la partie de la rue Chambière, qui longe un bras de la Moselle, il voit tout à coup une fillette en bas âge, la petite Marguerite Sorio, qui jouait au bord de l'eau, se renverser et tomber dans la rivière du haut de l'empierrement qui soutient la berge. A cet endroit, c'est-à-dire en aval du Pont Saint-Georges, la Moselle est profonde, elle atteignait presque, à

Digitized by Google

cette époque, le niveau du parapet, parce que des crues successives l'avaient grossie ; le courant, sous les digues, est rapide. Il y a des remous dangereux. L'enfant sait tout cela, car il connaît la rivière, et je crois bien qu'il revenait de la pêche à laquelle il s'adonne à ses moments de loisir. Il se rend donc parfaitement compte du danger. Mais il n'a pas un instant d'hésitation. Il jette simplement son paletot sur le sol et se lance dans le courant qui emportait la fillette. Après de pénibles efforts, il parvient à l'atteindre ; mais, comment la ramener, l'empêcher de se débattre, lutter contre le courant et les tourbillons et gagner enfin avec son précieux fardeau un des rares escaliers qui coupent la berge ? Ces dangers, notre jeune héros en triompha par son énergie, son adresse et son courage, et ce fut tout exténué qu'il atteignit la berge, rapportant dans ses bras la petite Marguerite Sorio, évanouie. Avec l'aide de son ami Hübsch, témoin ému de toute la scène, il la rappela à la vie et la porta chez sa mère.

Et ce qui nous a le plus frappé dans l'acte de ce jeune sauveteur de 14 ans, c'est le sentiment qu'il possède de ce devoir, sentiment si profond et modestie si réelle qu'il fallut pour obtenir de lui quelques détails, une insistance d'autant plus grande qu'il pensait n'avoir accompli qu'un acte fort simple et sans aucun mérite.

La conduite de ces deux jeunes enfants nous a semblé digne d'être offerte en exemple à nos jeunes générations, et l'Académie a décerné à Guillaume Bieber, de Héming, une médaille de bronze avec diplôme et, à Guillaume Poddig, de Metz, une médaille d'argent avec diplôme.

Digitized by Google

A côté de ces jeunes sauveteurs qui, par leurs sentiments, honorent leur famille et leurs maitres en même temps qu'ils témoignent des vertus profondes de notre race, nous avons tenu à récompenser aussi d'autres actes d'un courage presque héroïque, accomplis depuis peu dans diverses communes de la Moselle :

C'est ainsi que l'Académie décerne des médailles de bronze avec diplômes à M. THINÈS, charcutier à Ars-sur-Moselle, qui a, le 27 octobre dernier, arraché d'une cuve en fermentation son voisin, M. Lummert, qui allait y périr asphyxié ; à M. BOGENSCHUTZ, coiffeur à Sarreguemines, qui, le 27 août 1923, a retiré d'une écluse du canal des Houillères, en se jetant à l'eau tout habillé, la sœur de l'éclusier qui venait d'y tomber en effectuant une manœuvre ; au contremaître en chef BACHERT, enfin, des aciéries de Rombas, qui, le 18 octobre dernier, a fait preuve d'un dévouement et d'un sang-froid admirables, d'abord en arrachant les vêtements enflammés d'un ouvrier victime d'un accident de coulée et en le roulant dans un tas de poussière ; ensuite, en retirant du laitier en fusion le corps d'un autre ouvrier, que le même accident y avait précipité.

Parmi tant d'autres exemples de courage, d'héroïsme même que nous avons connus, si nous n'avons mentionné que ceux-là, c'est qu'ils nous ont paru les plus dignes d'être retenus et que nous avons la certitude de pouvoir, l'an prochain, en honorer d'autres aussi méritoires. Car en ce pays, si souvent ravagé par les guerres avec nos ennemis de tous les temps ; en ce pays d'avant-garde où le patriotisme se pare des plus hautes vertus

Digitized by Google

morales et civiques, où les populations repliées sur elles-mêmes ont si longtemps souffert et travaillé en silence, nous savons bien que des cérémonies comme celles de ce jour ne seront jamais banales et qu'elles porteront leurs fruits. Si nos récompenses doivent se limiter à la faiblesse de nos ressources, nous ne saurions douter qu'elles soient aussi appréciées que d'autres qui visent à un but plus utilitaire, parce que le peuple de France, et c'est un des traits qui le caractérise le mieux, même dans les plus modestes chaumières, a toujours fait passer l'honneur avant l'argent. Pensez à cet admirable paysan de France, grâce auquel nous avons pu, pendant quatre ans, repousser les plus terribles assauts. L'amour des siens, de son sol natal et de sa patrie remplit son cœur, et c'est grâce à son abnégation, à son esprit d'ordre et d'économie, que le pays pourra encore, n'en doutez pas, se relever de ses ruines. C'est parce que nous vivons ici entourés de traditions saines et fortes, que nous ne craignons pas, en ce jour où nous nous proposons surtout de rendre hommage au mérite de nos concitoyens, d'allouer, ainsi du reste qu'il est de tradition dans notre Compagnie, à des œuvres de bienfaisance que vous connaissez tous, ces prix qui n'ont d'autre but que de manifester à leurs dirigeants le profond intérêt que nous portons à leurs efforts, et non pas de les encourager, car ils n'en ont pas besoin.

Vous savez, mes chers concitoyens, ce qu'est l'œuvre de la Société amicale de secours mutuels, à Metz, qui fut fondée en 1848 par M. de Viville, pour laquelle M. Léonard se dévoua durant de longues années et qui se trouve placée depuis 1921

Digitized by Google

sous la présidence de l'honorable Me Tabary, notaire. Cette société est, depuis 1865, reconnue d'utilité publique.

Etablie depuis près de 75 ans sur le modèle de la plupart des groupements de secours mutuels, elle a procuré à ses adhérents des secours de toute nature, soins médicaux, indemnités de maladie, petites pensions pour les hommes âgés de 70 ans, prix et livrets de Caisse d'épargne aux enfants méritants, qu'ils soient écoliers ou apprentis, enfin l'aide dernière, le paiement des frais funéraires.

L'Amicale accompagne, en un mot, durant toute leur vie, ses associés, qu'elle groupe en un faisceau étroit et qu'elle s'efforce de défendre contre les difficultés matérielles.

Est-il rien de plus beau, Mesdames et Messieurs, que l'effort qu'accomplissent certains hommes de cœur pour protéger leurs semblables moins favorisés et leur assurer un soutien dans les circonstances pénibles de l'existence, et vous savez qu'il en est de nombreuses et qu'à peu près personne n'est épargné.

De nos temps, où la lutte contre la misère et la souffrance a dû s'organiser d'une manière en quelque sorte méthodique, parce qu'en face de leurs besoins toujours accrus les peuples civilisés en ont senti la nécessité, les sociétés de secours mutuels jouent un rôle tout à fait efficace. On ne fait réellement bien que ce que l'on accomplit librement et, s'il est bon que les législateurs s'efforcent, dans tous les pays, d'atténuer par des lois les inégalités sociales, il n'en reste pas moins que l'initiative privée apporte au soulagement des misères humaines le véritable remède, celui qui s'a-

Digitized by Google

dapte le mieux et dans tous les milieux aux conditions réelles de l'existence. La contrainte, même lorsqu'elle s'exerce dans l'intérêt de tous, est toujours difficilement supportée et ne suscite pas des élans généreux. Il se dépense, parfois, inutilement tant d'argent dans les administrations publiques. Ici, point d'employés, rien que des volontaires, point de rouages compliqués, point d'immeuble coûteux, point d'argent gaspillé. Les cotisations, qui constituent tout l'actif social, sont intégralement employées à leur objet. Mais elles sont modestes, car on a dû les abaisser, pour les hommes à 1 fr. 75 et pour les femmes à 0 fr. 75 par mois. Vous comprenez sans peine qu'au temps où nous sommes elles sont loin de répondre aux besoins de cette société. En outre, les ressources que les conseils d'administration étaient, dans la suite des temps, parvenus à mettre de côté, ont singulièrement souffert du fait de la guerre. Aussi l'Amicale ne peut-elle plus accorder à ses participants les soins médicaux et pharmaceutiques, et il serait grand temps que des âmes charitables vinssent à son aide et tinssent à honneur de lui reconstituer son fonds de réserve.

L'Académie se devait de donner l'exemple. Elle croit fidèlement traduire les intentions et la pensée de ses bienfaiteurs en attribuant à l'Amicale un diplôme d'honneur et un prix de 400 francs.

Elle décerne enfin, pour couronner son œuvre de cette année, une grande médaille d'argent à la fondation de l'abbé Risse, connue aussi de tous les Messins.

Vous n'ignorez pas, Mesdames et Messieurs, à quelle pensée cet homme de bien a obéi en

Digitized by Google

créant à Metz, en 1849, l'œuvre des Jeunes Ouvriers. Il a voulu éduquer en même temps que préserver la jeunesse, et en particulier la jeunesse ouvrière, abandonnée souvent sans guide, dès sa sortie de l'école, aux dangers de la solitude et des promiscuités du chantier, de l'usine ou des ateliers. Il commença en groupant dans sa maison paternelle, rue du Champé, les jeunes gens qui sortaient de l'Orphelinat de la rue Paixhans, dont il avait été l'aumônier. Bientôt, aux réunions qu'il organise, il appelle à lui des apprentis et de jeunes ouvriers. Puis, au bout de quelque temps, il forme avec les anciens un cercle d'ouvriers dont il fait les guides et les conseillers des plus jeunes. Sa maison devient bientôt trop petite pour recevoir ses protégés et il élit domicile dans la rue de la Fonderie, au n° 7, dans cet immeuble qui est devenu la maison de l'abbé Risse, dans la rue qui porte maintenant son nom.

Durant l'annexion, la Société des Jeunes Ouvriers ou de l'abbé Risse fut un foyer où les jeunes gens de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie venaient se retremper dans la connaissance et l'amour de la France. Les Allemands en prirent ombrage et ordonnèrent une perquisition au siège de l'œuvre. Sans doute, y trouvèrent-ils confirmation très claire de leurs soupçons, car la maison de l'abbé Risse fut fermée par eux durant onze années.

Ils ne parvinrent pas cependant, malgré tous leurs moyens, à détruire l'œuvre de l'admirable éducateur et du patriote. Jusqu'à la mobilisation de 1914, qui les enrôla de force dans les rangs de leurs ennemis, les Jeunes Ouvriers cultivèrent avec

Digitized by Google

amour la langue française et continuèrent à s'inspirer des sentiments et des traditions françaises, qu'ils entretenaient jalousement entre eux et qu'ils ne craignaient pas de faire éclater chaque fois qu'ils assistaient à des fêtes ou qu'ils trouvaient l'occasion de se réunir.

Au jour triomphal de l'entrée des troupes françaises dans Metz, la Société des Jeunes Ouvriers, reconstituée comme par enchantement, va, fanfare en tête, à la rencontre de nos soldats victorieux.

Aujourd'hui, cette société groupe une moyenne de 350 jeunes gens, parmi lesquels cent pensionnaires trouvent au siège social le vivre et le couvert à des prix accessibles à leur bourse.

Ces notes que j'emprunte pour la plupart à son honorable directeur actuel, M. le chanoine Thirion, que nous sommes, mes confrères et moi, heureux de saluer dans l'assistance, et d'assurer du vif intérêt que nous portons à son apostolat, vous édifient mieux que tout discours sur les bienfaits dont notre ville est redevable à ces esprits éclairés, imbus à la fois de la conscience du devoir chrétien et du plus pur patriotisme.

Tous ceux d'entre vous qui eurent le plaisir d'assister à la fête du centenaire de l'abbé Risse, le 9 décembre dernier, en sont revenus charmés. Ils furent surtout surpris des résultats obtenus par le dévouement des hommes d'élite qui ont su élever à ce niveau de modestes enfants de notre peuple, affranchis grâce à eux pour toujours des tares sociales et des théories néfastes qui exercent tant d'attrait sur l'âme des simples.

Heureuses sont les cités qui possèdent de telles œuvres. Elles ont le droit de s'en enorgueillir et le devoir de les protéger.

Digitized by Google

Nous savons bien que, selon le mot de La Bruyère : « la vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs ». Il est pourtant utile à tous qu'elle puisse être donnée en exemple et il n'est que juste de lui rendre hommage.

C'est à ce double titre que l'Académie vous a conviés aujourd'hui à confirmer par vos suffrages les récompenses qu'elle décerne à ceux qu'elle en croit dignes.

Sans s'exagérer l'importance de son rôle, car elle possède le sens de la mesure et sait aussi se garder du ridicule que Flaubert, dans un de ses chefs-d'œuvre, a mis en scène d'une manière si mordante, elle prétend, et c'est là toute son ambition, faire œuvre saine et utile en proclamant chaque année, dans sa séance solennelle, la liste de ses prix de vertu.

Réduites à l'état de formules scientifiques, les vérités morales sont admirables, certes, mais bien souvent nous les admirons de confiance, parce que nous n'en apprécions pas suffisamment la beauté et n'en comprenons pas assez la nécessité : On vit si vite de nos jours ! Illustrées par des exemples, mises en pratique en quelque sorte devant nous, ces vérités morales nous frappent infiniment plus.

Je dirais volontiers qu'il en est d'elles comme de la flamme, dont le plus léger contact est plus instructif sur certaines propriétés physiques du feu que les plus ingénieuses explications, et que l'évocation d'actes vertueux tels que ceux dont je vous ai fait un rapide tableau nous apporte un récon-

Digitized by Google

fort que nous chercherions en vain dans les œuvres des plus illustres moralistes.

Car vous ne croyez point à la vanité du bien. Ce ne sont pas les Lorrains, qui ont si pieusement conservé le culte de la patrie, des vertus domestiques et de l'amour du prochain, qui proclameront jamais l'inutilité de la vie et se feront les négateurs de ce qui en est la beauté et la rapproche du Créateur.

Autant qu'aucun pays de France et même du monde entier, Metz, je le disais, peut s'enorgueillir de ses richesses morales. Patrie de plusieurs grands Français qui ont laissé un nom illustre dans le domaine des sciences, des arts et dans notre armée nationale, centre intellectuel que l'on sent vivre et agir, votre ville a recueilli de quelques-uns de ses concitoyens qui s'oubliaient eux-mêmes pour ne penser qu'à sa prospérité, un héritage précieux auquel elle reste profondément attachée. Ce sont précisément ses œuvres de bienfaisance.

L'an dernier, nous avons pu, grâce toujours à nos donateurs, apporter notre aide à l'institution des « Sœurs de la Charité maternelle » ; il y a deux ans, à celle du « Soldat sans famille ». Cette année, la fondation de l'abbé Risse et la société de l'Amicale sont à l'honneur, et c'est justice, ainsi que nous disons au Palais.

Il y en a d'autres, tant ici que dans la Moselle. Leur tour viendra.

Le maire, dont toute notre population a récemment déploré la perte, le regretté M. Jung, avait coutume, ainsi que le rappelait M. le préfet dans les adieux qu'il lui adressa sur sa tombe, d'appeler sa chère ville la capitale de la bienfaisance. Vous

Digitized by Google

voyez qu'il avait raison. C'est donc vraiment un beau pays, qui fait honneur à notre grande et belle patrie, que notre Lorraine, et vous avez le droit d'en être fiers.

Il m'est d'autant plus agréable et plus loisible de le proclamer que je suis un de ceux, comme il en existe beaucoup ici, qui vous aiment vraiment, vous le savez, d'abord parce qu'ils ont pensé à vous durant toute leur jeunesse et qu'ils avaient bien souvent parlé de vous, quand même, puis parce qu'ils connaissent à présent vos qualités mieux que vous-mêmes, je ne crains pas de l'affirmer, et qu'ils sont émerveillés aujourd'hui de vivre leur rêve parmi vous.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES

CONCOURS DE 1924

PAR

M. l'abbé **THIRIOT**, Membre titulaire.

Les ouvrages présentés cette année à l'Académie, pour le concours de poésie, ont été assez nombreux. La qualité, malheureusement, n'est pas en rapport avec la quantité ; car la majeure partie de ces compositions est à classer plutôt dans le genre médiocre ; et, malgré toute sa bonne volonté, la commission n'a pu en proposer qu'un nombre très restreint à l'Académie pour une récompense.

Parmi ces travaux, il y a quelques essais de vers libres. Pour cette forme nouvelle de la poésie, qu'il ne faut pas absolument rejeter, toutes les techniques sont admissibles, à condition, toutefois, que la poésie ne soit ni sans rythme, ni sans style. Or, ces essais de vers libres, envoyés pour le concours, se distinguent surtout par l'absence de règles ; le poète ne se soumet à aucun rythme choisi d'avance, ne se crée pas non plus à lui-même son rythme, il n'est même pas possible de saisir l'ombre d'une intention ; ce rejet de toute règle, cet affranchissement de toute discipline, n'aboutit qu'à une licence qui n'a rien de poétique ; quant à la forme, elle est plate et incorrecte. En somme, de ces essais, il n'y a absolument rien à retenir.

Digitized by Google

Les essais de vers réguliers sont plus nombreux ; mais beaucoup ne valent guère mieux que les essais de vers libres. Quelques-uns ne semblent être qu'une mauvaise imitation, un mauvais pastiche de mauvais poètes du XVIIIe siècle, auxquels manqueraient, par ailleurs, toute notion de prosodie, et souvent même les premières notions de la syntaxe.

De tous ces envois, la commission n'a cru pouvoir retenir, pour les proposer à l'Académie, en vue de récompenses, que deux pièces, et une troisième pour une mention honorable.

Un des travaux retenus, est un recueil intitulé : *Impressions et souvenirs*. Ce travail dénote un effort méritoire; malheureusement, certaines faiblesses s'y rencontrent, la forme en est parfois un peu banale, on y trouve un certain nombre d'épithètes usées, ainsi que certaines fautes de prosodie, entre autres, un abus des hiatus les plus désagréables; en somme, malgré ses défauts, ce travail méritait de n'être pas complètement éliminé ; c'est pourquoi l'Académie, sur la proposition de la commission, lui accorde une mention honorable.

L'auteur de cet envoi est le Frère Adrien, du pensionnat des Frères de Hachy.

Un autre envoi a pour titre: *Onze Novembre*. Cette pièce, sans être bien originale, ne manque cependant pas d'un certain souffle; certaines strophes ont de l'allure, et l'ensemble est aisé. Aussi l'Académie, sur la propositon de la commission, a décerné à ce travail une médaille de bronze.

L'auteur de cette pièce est Mademoiselle Rose Collin, 3, rue des Trinitaires, à Metz.

Enfin, la dernière pièce retenue est intitulée:

Digitized by Google

Flos aetatis; cette pièce est un peu banale, on y rencontre un certain nombre de clichés, et l'auteur semble fréquenter assidûment certains poètes parnassiens, et tout particulièrement Albert Samain — il aurait certes pu choisir plus mauvaise compagnie —; parfois aussi, il semble que dans cet essai, il y ait un peu trop d'artifice. Malgré ces quelques imperfections, la commission constate que c'est là le travail de quelqu'un qui a de l'aisance, et qui, surtout, possède un certain sens du vers. C'est pourquoi, sur la proposition de sa commission, l'Académie a décerné à l'auteur une médaille de bronze.

L'auteur de cet envoi est Monsieur Henri Dilg, 3, rue de Nancy, à Metz.

Reste maintenant le concours d'histoire.

Quatre travaux avaient été présentés. L'un d'entre eux a été retiré du concours; un second travail considérable et très sérieux, a été réservé pour le concours du prix Herpin. Un troisième a été éliminé. C'est une étude historique sur le village de Berlize, malheureusement par trop incomplète, et dont la documentation laisse parfois fort à désirer.

Le quatrième, seulement, a été retenu par la commission. C'est un *journal de guerre.*

Ce journal, qui comprend 23 cahiers, est l'œuvre d'une vieille demoiselle, qui, au moment où elle le commença, comptait soixante printemps. Française jusqu'au fond des moelles, son amour pour la France transparait à chaque ligne; elle ne pense qu'à la France, elle n'espère que la victoire de la France, ses prières sont pour la France, et ses souffrances (elle eut, pendant la guerre, à

Digitized by Google

plusieurs reprises à souffrir de cruelles névralgies), ses souffrances, elle les offre à Dieu toujours pour la France bien aimée.

D'ailleurs, elle avait de qui tenir ; son grand-père avait été soldat de la République et de Napoléon ; 30 ans de service, 14 campagnes. Il avait servi au 9e cuirassiers, comme simple maréchal des logis, n'ayant pu avoir d'avancement, étant illettré ; il prit part à la bataille de Wagram, où il sauva son chef blessé et où l'empereur le décora sur le champ de bataille. Sa croix et sa latte de cuirassier étaient deux reliques que sa petite-fille conservait précieusement, et que, pendant la guerre elle cacha soigneusement, afin que les Allemands ne puissent s'en emparer.

Ce journal ne fut pas commencé dès les premiers jours de la guerre ; mais seulement le 20 août 1916, deux ans après la bataille de Morhange. Aussi, les détails sur les premières années de la guerre ne sont-ils pas aussi nombreux ni aussi circonstanciés que ceux de la fin. Il est écrit sous forme de lettres à la famille Lorta, amie de la rédactrice, Mademoiselle Zingerlé, de Vallerange. La famille Lorta possédait à Vallerange, des propriétés qui, pendant la guerre, furent mises sous séquestre par l'administration allemande. L'auteur de ces lettres donne à ses amis, dans ses lettres journalières, qu'ils ne devaient recevoir qu'après l'armistice, toutes les nouvelles de Vallerange pouvant les intéresser.

Dans ce journal, nous trouvons, en quelque sorte, surtout depuis la fin de 1916, une esquisse de la vie d'un village lorrain pendant les longues années de la dernière guerre. Avec lui, nous re-

Digitized by Google

vivons les tristes journées de la mobilisation, où, les uns après les autres, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à la cinquantaine, à la fin de la guerre, furent enlevés, de nos villes et de nos villages, les jeunes gens et les pères de famille; nous les revoyons partir, le cœur serré, abrégeant, pressant le moment de la séparation, afin de cacher à leurs aimés les larmes prêtes à s'échapper de leurs yeux gonflés; car, autant les départs étaient pleins d'enthousiasme de l'autre côté de la frontière, autant de ce côté, ils étaient tristes et désespérés. Puis, ensuite quelques temps après, ce sont les télégrammes annonçant que l'un ou l'autre était tombé au champ d'honneur, disaient nos maîtres d'hier; mais bien plutôt en martyrs, n'ayant pour tout linceul qu'un uniforme abhorré.

Puis viennent les cantonnements, qui furent, à Vallerange, comme dans bon nombre de localités, presque continuels, du commencement de la guerre à la fin. Tantôt, c'étaient les Bavarois: « Grüss Gott, couteau dans la botte », comme dit Mademoiselle Zingerlé; et elle n'en a gardé un guère bon souvenir. Tantôt, c'étaient les Saxons ou les Rhénans, plus convenables, ou plutôt moins grossiers, moins sauvages, moins brutes que les premiers.

Elle nous donne des Bavarois un portrait que je me reprocherais de ne pas vous citer: « En général, ils sont laids à faire peur, les miens surtout ont des figures sinistres. Ils sont venus manger à la cuisine, ils tirent leurs grands couteaux-poignards de leurs bottes pour couper leur pain, se grattent, se secouent, ils sont sûrement remplis de bibites ». Ces bibites, ces totos, furent d'ail-

Digitized by Google

leurs, pendant toute la guerre, le cauchemar de Mademoiselle Zingerlé.

Parfois elle eut beaucoup à souffrir du fait de ses hôtes imposés par la force, qui, souvent, étaient d'autant plus hardis, d'autant plus insolents et grossiers, qu'ils avaient affaire à une femme; mais elle savait leur tenir tête et leur parler avec l'énergie d'une Française.

« Un soir, raconte-t-elle, un officier avec son ordonnance arrivèrent pour loger chez moi. A peine installé, il descendit de sa chambre pour me demander si lui, et son « bursche » doivent loger seuls ici. — « Oui, Monsieur le lieutenant, lui répondis-je. — « Alors, dit-il, je vais chercher d'autres soldats; il ne fait pas bon être seul en Lorraine, les femmes cherchent à nous tuer, à nous empoisonner, ce qui est déjà arrivé dans les presbytères, et, voyez-vous, me dit-il, en tirant un revolver de son étui et le braquant sur moi; voyez-vous, ceci est pour les femmes lorraines qui voudraient m'attaquer. » — « Comment mon lieutenant, vous craignez une pauvre vieille de soixante ans? Ai-je vraiment la figure d'un assassin? Je ne veux tuer personne, ni vous ni d'autres, d'ailleurs je pourrais répondre qu'aucune femme de Lorraine n'irait vous tuer. En moi-même, je pensais que cet officier, grand et fort, armé de sabre et de fusil, était un lâche, et que s'il craignait une pauvre femme inoffensive, qu'allait-il faire devant l'ennemi? Je le lui aurais volontiers dit; mais il valait mieux se taire. »

Elle avait bien saisi la mentalité allemande, mentalité d'esclave. « Ils murmurent, ils menacent, ils grondent entre eux et même devant vous contre

Digitized by Google

le gouvernement, contre les chefs; mais en leur présence, jamais ils ne se permettraient une parole, pas même un regard irrespectueux. Ils montrent de la déférence même envers le moindre caporal ou premier soldat.

Ce qui, dans ce journal, est singulièrement réconfortant, c'est de voir la foi invincible de Mademoiselle Zingerlé, son espérance inébranlable dans la victoire de la France. Parfois, surtout dans le courant de l'année 1917, elle passe par des alternatives de découragement et de confiance, surtout au moment de la débâcle du front russe; mais malgré les mensonges officiels du grand état-major allemand, la petite flamme de l'espoir brille toujours au fond de son cœur et ne s'éteint pas.

« Malgré tous les cris de victoire des Allemands, je ne sais pourquoi il y a toujours et quand même un espoir qui vit en moi; j'ai une confiance, pour ainsi dire plus forte que moi-même et que toutes les craintes possibles et malgré tout ce que peuvent me dire les gens les plus pessimistes. »

Et plus loin: « Malgré tout, malgré moi-même, il y a toujours au fond de mon cœur un rayon, une petite lueur d'espoir. »

Et encore: « Fais ce que dois, advienne que pourra; mais pourvu que nous redevenions Français; alors les misères de la guerre s'oublieront vite. Oh! j'aime tant la France. C'est la passion de ma jeunesse et celle de mes vieux jours que cet amour de la Patrie française. »

Elle était à l'affût de toute nouvelle venant de France, soit par les airs, sous la forme de papillons jetés par les avions, soit par le chemin de fer, sous la forme de bons et beaux journaux de France

Digitized by Google

apportés en fraude en Lorraine par les cheminots alsaciens-lorrains venant de Sarrebruck. Un jour pourtant, elle eut une déception. C'est à propos de l'*Echo de Sambre-et-Meuse* et surtout de la *Gazette de Lorraine*, qui était publiée à Metz. Mais pour l'honneur de Metz et du Pays Messin, nous devons dire que le rédacteur de ce triste journal n'appartenait ni à l'un ni à l'autre, il était originaire d'un département voisin. Lorsque ces feuilles lui tombèrent entre les mains, elle croyait avoir affaire à de véritables journaux français; mais elle fut vite détrompée, et ces journaux, au lieu d'avoir sur elle l'effet déprimant escompté par les Allemands, ne firent, au contraire, que fortifier son espérance dans le succès final de la France — « A première vue, dit-elle, cela me faisait plaisir; mais bientôt, je découvris, à les lire, que ces feuilles étaient faites par l'administration allemande... et que ces journaux de France étaient plus allemands encore que ceux d'ici. »

Il faudrait citer tous les passages où elle parle de la chère Patrie, tellement les sentiments exprimés sont élevés et délicats, et c'est à chaque page du journal qu'on les rencontre; permettez-moi d'en glaner quelques-uns au hasard.

Après la bataille de Morhange, étant allée voir les blessés français qu'on avait apportés à Vallerange, elle les embrassa et leur dit: « Je vous donne un baiser pour votre mère, car je vous aime tous comme j'aime la France. »

Plus loin : « Ma seule consolation, c'est de prier pour la France. »

Pendant une crise de névralgie qui dura huit mois: « Je priai Dieu d'accepter mes souffrances

Digitized by Google

pour la pauvre France et la Belgique auxquelles je pense toujours. »

Un soir, après avoir rédigé ses notes journalières: « Je finis, car il est tard, bonsoir à toute la France. »

Et cette conversation avec un vieil officier allemand: « Vous venez toujours avec votre français, disait-il, chez vous cela ne décolle pas, es geht nicht los. » — Je lui répondis: « Nein, es geht nicht los, non cela ne décolle pas. Vous voyez là ces trois caisses de savon (elle tenait une petite épicerie à Vallerange), quand on frotterait là ces trois caisses de savon sur ce vieux cœur français, cela ne décollerait pas, cela n'e s'en ira jamais. »

Et plus loin; en 1917, au moment où le découragement semblait devoir faire place à l'espoir de la victoire: « Mais pourtant que j'aimerais vivre pour voir la fin de la guerre et notre réunion à la France, notre patrie bien aimée; je ne croirais pas alors avoir payé trop cher toutes mes souffrances, mes peines et mes privations. »

Et cette dernière exclamation: « J'éprouve pour toute la France un amour, un désir, une passion, un souvenir, une nostalgie, une idée fixe, je devrais dire une folie. »

Aussi, lorsque la débâcle des armées allemandes commença à s'accentuer, quel bonheur n'éprouva-t-elle pas à la pensée, que bientôt, les joyeuses couleurs de la France allaient de nouveau flotter en Lorraine, à la place du drapeau endeuillé de l'annexion. Elle se prépare à la réception des Français, pieusement, comme chaque année elle se préparait à la procession de la Fête-Dieu, et

Digitized by Google

les fleurs, les guirlandes dont elle se servait pour orner les reposoirs, elle les rafraîchit, elle les prépare, car elle veut qu'elles servent aussi à orner sa maison pour le jour où la France, dans la personne de ses soldats, entrera à Vallerange. Malheureusement, elle ne put mettre son projet à exécution, car ce fut inopinément que les Français arrivèrent à Vallerange.

Au point de vue purement littéraire, ce journal renferme de petits joyaux, on y rencontre des descriptions d'une fraîcheur de peinture, d'une poésie, qui vous surprennent; et je m'en voudrais vraiment si, parmi ces peintures et ces descriptions je ne vous citais pas la page où Mademoiselle Zingerlé nous décrit un enterrement d'enfant au printemps.

...« Samedi dernier, on a enterré la petite Philomène, fille de Streiff Pascal, morte à onze ans, d'une fièvre cérébrale. En suivant le cortège funèbre, sous le brillant soleil et le beau ciel bleu, dans l'avenue du cimetière bordée d'arbres fruitiers, précédant l'entrée garnie de cyprès très verts, on aurait cru assister à une procession de première communion, toutes les jeunes filles en blanc avec leurs voiles de tulle, les enfants de l'école portant des couronnes de fleurs naturelles et priant tout haut le chapelet, tout cela avait l'air doux, printanier, virginal, surtout lorsque la brise secouant les branches des arbres, les pétales des fleurs blanches s'effeuillèrent, voltigeant dans l'air comme une neige toute blanche qui retombait sur le cercueil et sur les assistants, tout cela semblait vraiment célébrer le bonheur de cette enfant, délivrée à cette heure des horreurs de la guerre et se rendant au séjour de la paix.»

Digitized by Google

Permettez-moi de terminer mon rapport par la page que, dans son journal, Mademoiselle Zingerlé consacre à l'entrée des Français à Vallerange.

« Oh ! quelle semaine que celle de lundi 18 novembre à aujourd'hui 25 novembre 1918... J'ai vécu comme dans un rêve, et ce rêve était une réalité. Oh ! avoir la certitude que nous sommes Français, voir les Français à Vallerange, revoir le cher drapeau qui a abrité mon enfance, entendre cette belle langue française, si suave, si mélodieuse, revoir cette héroïque armée, ces beaux soldats si gais, si propres, si aimables, non, il fallait que je me redise que vraiment je ne rêvais pas, et qu'à ma pauvre vieille maison je voyais flotter le drapeau d'azur, de neige et de pourpre ; et mille fois de cœur et de bouche, je répétais : Merci, mon Dieu, merci de nous avoir rendus à la France. Oh ! oui, vive, et vive mille fois la France !

Vers dix heures du matin, lundi 18, eut lieu l'arrivée du 33e d'artillerie. C'était vraiment beau, c'est toujours plus imposant que l'arrivée de l'infanterie, quoique celle-ci soit aussi gracieuse ; nos édiles n'ayant pas été prévenus à temps, il n'y avait ni maire, ni curé, personne pour aller au devant d'eux ; seuls, notre garde champêtre et l'instituteur furent les premiers à saluer le glorieux drapeau déployé et à souhaiter la bienvenue à nos libérateurs ; et les boches étant à peine partis, nous n'avions pu faire ni guirlandes, ni arcs de triomphe. Les voyant venir de loin, je courus revêtir en hâte mon petit châle lorrain blanc, sur lequel je jetai mon ruban aux trois couleurs que j'ai encore depuis 1871, j'ajustai mes bandeaux de cheveux blancs, j'agrafai ma broche du Souvenir

Digitized by Google

Français, et je me tins droite sur ma porte d'entrée, qui était garnie de six grands lauriers beaux et verts. J'étais entourée d'enfants et de vieilles gens qui crièrent avec moi : Vive la France ! Nous représentions donc un peu ainsi à notre manière la vieille Lorraine de 1870 et la jeune Lorraine de 1918.

Mais, vite chacun sortit et acclama l'armée ; la musique vint devant chez moi jouer de beaux airs que, hélas ! je ne connaissais pas ; et le bon accueil et la bonne réception que chaque soldat reçut dans toutes les maisons fit oublier la froideur de l'arrivée, car nous n'avions pu faire aucun préparatif, et on croyait que l'arrivée n'aurait lieu que dans quelques jours. »

Ce journal n'était pas destiné à la publicité. Ce sont des lettres journalières qu'une amie écrit à une famille amie. A partir de 1916, il fut rédigé au jour le jour, le soir, lorsqu'il n'y avait plus aucune indiscrétion à craindre de la part des cantonnements allemands, sur le coin d'une table de cuisine ou d'un comptoir d'épicerie, à la lueur souvent d'une mauvaise lampe ou d'une chandelle. A la fin, les cahiers étant venus à manquer, Mademoiselle Zingerlé fut toute heureuse, un jour, de pouvoir acheter pour 1 Mark, à un colporteur, un dernier cahier, celui de la délivrance. Le grand souci de la rédactrice a été, pendant la guerre, de soustraire son journal à la vue des Allemands, surtout dans les derniers temps, à l'époque des perquisitions pour rechercher les denrées alimentaires. Et, certes, s'il avait été découvert, étant donné les sentiments qui y étaient exprimés, la rédactrice aurait pu faire une connais-

Digitized by Google

sance plus ou moins longue avec les geôles allemandes. Quant aux cahiers, ils auraient certainement disparu, et ce cœur de Française si enthousiaste, de sentiments si délicats pour la Patrie et si délicatement exprimés, nous auraient échappé à tout jamais.

* * *

L'Académie, sur la proposition de la commission, a décerné à Mademoiselle Maria Zingerlé, de Vallerange, pour ses *Souvenirs de guerre*, une médaille de vermeil.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY

(1857-1921)

PAR LE

Général **de CUGNAC**, Membre titulaire.

Louis-Ernest de Maud'huy naquit, à Metz, le 17 février 1857, dans la maison qui porte le nº 9 de la rue de la Tête-d'Or. Sa mère était née Thérèse Olry. Son père devait le connaître bien peu, car, chef de bataillon au 2e régiment des grenadiers de la Garde, il tombait au champ d'honneur, le 4 juin 1859, à la bataille de Magenta. Les familles de Maud'huy et Olry sont de vieilles familles messines, qui ont fourni de nombreux officiers aux armées françaises.

Elève du collège des Jésuites de Saint-Clément, Louis de Maud'huy y fit de brillantes études. Ce terme n'a pas ici la banalité qu'on lui donne souvent, car, si nous ouvrons le palmarès de la distribution des prix de Saint-Clément en 1872, nous voyons que dans la classe d'humanités, Louis de Maud'huy a sept premiers prix, deux seconds prix et quatre accessits.

Maud'huy quitta Metz au moment de l'option. Comme tant d'autres, il s'exila volontairement, pour pouvoir être officier français. Mais les yeux fixés sur la frontière, la pensée constamment tendue vers Metz, il fit, de la délivrance de la Lorraine, de la guerre de revanche, le but unique de sa

Digitized by Google

vie. Il ne douta jamais de son retour à sa ville natale, que l'armée française rendrait un jour à la France.

Louis de Maud'huy était reçu à Saint-Cyr à dix-huit ans, en 1875. Sous-lieutenant en 1877, lieutenant en 1882, capitaine en 1888, il passa toute sa carrière dans les bataillons de chasseurs à pied de la frontière de l'Est ou à l'Ecole de guerre, où il fut deux fois professeur.

Il prenait, en 1898, le commandement du 20e bataillon de chasseurs, qu'il aima comme on aime un enfant et dont il fit une troupe modèle.

Il avait fait du chasseur à pied son type de soldat idéal, de soldat parfait. Son influence fut très grande sur la formation et l'entretien de l'esprit de corps de ces brillants bataillons, qui rendirent de si grands services pendant la guerre.

Maud'huy professa successivement, à l'Ecole supérieure de guerre, le cours d'état-major, le cours d'infanterie et le cours de stratégie et de tactique générale. Son influence fut très grande sur les officiers dont il contribua à former le jugement militaire. Un de ses cours, imprimé sous le titre : « Infanterie », eut sa place sur la table de tous les officiers. Inspiré des meilleures études physiologiques et des plus profondes considérations psychologiques, il fit largement avancer nos connaissances sur ce que l'on peut obtenir de l'homme et du soldat.

En 1910, le colonel de Maud'huy quittait l'Ecole de guerre et prenait le commandement du 35e régiment d'infanterie à Belfort. En 1912, il était nommé général et recevait le commandement de la brigade de Saint-Mihiel, « la brigade la plus

Digitized by Google

proche de Metz », comme il tenait à le faire remarquer.

En juillet 1914, il prenait le commandement de la 16e division d'infanterie, qu'il rejoignait à l'heure de la mobilisation.

La 16e division faisait partie de la 1re armée. Elle entrait le 18 août à Sarrebourg et attaquait les positions allemandes les 19 et 20. Après avoir fait de lourdes pertes, elle était entraînée dans la retraite des corps voisins et se repliait sur la Mortagne. Par sa bravoure, par son action personnelle, Maud'huy avait pris, dès les premiers coups de canon, un grand ascendant sur sa troupe.

Le 3 septembre, encore général de brigade, il recevait le commandement du 18e corps d'armée, qu'il rejoignait dans la région de Provins.

Le 6 septembre, l'armée française reprenait l'offensive. Le 18e corps triomphait, les 7 et 8 septembre, des résistances rencontrées sur le Grand-Morin et le Petit-Morin. Le 9 septembre, Maud'huy débordait la droite de von Bülow ; chacun sait que c'est ce mouvement qui a déterminé la retraite des armées allemandes. Il poussait jusqu'à Château-Thierry, où son avant-garde traversait la Marne dans la soirée.

Le 10 septembre, des ordres supérieurs firent stopper les troupes les plus avancées. On manqua d'audace. Après avoir été trop audacieux en août, on fut trop prudent en septembre. Si on avait laissé Maud'huy marcher, le 10 septembre, vers le Nord, comme il le désirait, il aurait été le 11 à Soissons. Il existait un trou de 50 kilomètres entre les 1re et 2e armées allemandes, entre Klück et

Digitized by Google

Bülow. Si on avait laissé faire Maud'huy, c'était l'armée von Klück coupée des autres armées allemandes; la suite de la guerre aurait été changée.

Le 30 septembre 1914, le général de Maud'huy franchissait un nouvel échelon de la hiérarchie militaire et prenait le commandement de la 10e armée, dans la région de Saint-Pol et d'Arras. La conservation de la ville d'Arras en octobre fut due à l'énergie et à la ténacité du général de Maud'huy.

La stabilisation vint sur ce front comme sur les autres. Au printemps de 1915, on prépara l'offensive d'Artois. Le général de Maud'huy, n'ayant pas obtenu satisfaction pour les effectifs à y employer, demanda à changer de commandement. Il quittait la 10e armée le 3 avril 1915 et recevait la 7e armée. Les résultats incomplets de l'offensive du 9 mai en Artois donnèrent amplement raison aux prévisions de Maud'huy.

A la 7e armée, le général de Maud'huy fut vite en difficultés avec le commandant du groupe d'armées de l'Est. L'attaque de Munster, l'affaire du Linge, furent les premiers symptômes. Le projet d'attaque du Vieil-Armand, auquel Maud'huy était opposé, accentua les divergences d'idées. Les hécatombes inutiles de ce secteur montrèrent plus tard que Maud'huy avait vu juste. Le 3 novembre 1915, il quittait la 7e armée et était mis en congé.

Le 4 avril 1916, le général de Maud'huy, impatient de servir en première ligne, était placé à la tête du 15e corps d'armée, acceptant, avec une belle grandeur d'âme, d'exercer un commandement inférieur à ceux qu'il avait eus et de servir sous les ordres de ses cadets.

Il garda le 15e corps jusqu'à janvier 1917. Cette

Digitized by Google

période fut marquée par la défense de la cote 304, sur la rive gauche de la Meuse, pendant la bataille de Verdun. Si l'on parvint à tenir tout l'été de 1916, à la cote 304, c'est absolument à Maud'huy, à son action personnelle sur la troupe qu'on le doit, à Maud'huy qui, pendant trois mois, ne manqua pas une seule fois d'aller voir chacun des bataillons montant en ligne et de faire passer dans l'âme de chacun son énergie et son enthousiasme.

Le 25 janvier 1917, le général de Maud'huy quittait le 15e corps et prenait le 11e corps d'armée. On préparait une grande offensive. Suivant les errements des années précédentes, on la préparait sur un seul point. Maud'huy avait des idées différentes de celles du G. Q. G. sur la conduite des opérations. Il l'exprimait, dans un remarquable document, daté du 23 février 1917, où il montre le vice fondamental de l'offensive unique, et la nécessité d'offensives multiples, combinées pour ne former qu'une seule bataille. Cette remarquable étude donne clairement, au début de 1917, la méthode de guerre que le maréchal Foch a appliquée en 1918 et qui nous a donné la victoire. On ne peut que regretter amèrement que l'on n'ait pas écouté, en 1917, les conseils de Maud'huy.

Le 23 octobre 1917, le général de Maud'huy, avec quatre divisions, prit part à l'attaque de la Malmaison, où il obtint un succès complet. On sait combien cette victoire, premier succès important depuis l'échec d'avril, contribua à remonter le moral de toute l'armée.

Au printemps 1918, le 11e corps était au Chemin des Dames, tenant, avec trois divisions, un front de 32 kilomètres. Le général de Maud'huy avait

Digitized by Google

signalé, à maintes reprises, l'insuffisance de ses effectifs, et le danger de sa situation ; mais on ne croyait pas, en haut lieu, à la possibilité d'une offensive allemande, en ce point de notre front.

On sait ce que fut l'attaque allemande du 27 mai 1918, sa préparation habilement dissimulée et l'intensité des moyens mis en œuvre. Les défenseurs furent submergés par le flot des assaillants. Le 11e corps fit vaillamment son devoir. Un des commandants de division rendait compte que « pas un chef de section, pas un commandant de compagnie, pas un commandant de bataillon n'est revenu en arrière ».

La retraite des jours suivants fut laborieuse. Maud'huy la dirigea en restant aux arrière-gardes. Séparé de son voisin de droite par la poussée allemande, il eut l'habileté de pivoter autour de sa gauche, pour couvrir la forêt de Villers-Cotterets et garder la route de Paris. La retraite s'arrêta aux lisières Nord-Est de cette forêt, d'où l'offensive française devait repartir le 18 juillet.

Le général de Maud'huy reçut, le 31 mai, la visite du Président du Conseil, M. Clemenceau. Celui-ci comptait trouver des chefs découragés après cinq jours de défaite et de recul. Il trouva le commandant du 11e corps plus vibrant, plus lucide que jamais. Après lui avoir donné des explications détaillées sur sa position, et les mesures prises, Maud'huy lui dit pour conclure : « Monsieur le Président, cela va très bien. Les Boches sont perdus après ce coup manqué. Dans 6 mois, nous serons vainqueurs. Je vous demande d'être gouverneur de Metz. »

Le 4 juin, le général de Maud'huy recevait un

Digitized by Google

congé pour se reposer de ses fatigues. Des lettres élogieuses accompagnaient l'annonce de cette mesure. Nous sommes trop près des événements pour avoir le droit de nous servir des documents laissés sur cette période. Quand ils seront connus, Maud'huy en sortira grandi.

Le 19 novembre 1918, le général de Maud'huy, nommé gouverneur de Metz, faisait son entrée dans cette ville avec le maréchal Pétain. Le rêve de sa vie était réalisé.

Le général de Maud'huy devait être moins d'un an gouverneur de Metz. Aux élections législatives de novembre 1919, les premières élections des provinces désannexées pour le Parlement français, le département de la Moselle choisit Maud'huy pour le représenter.

Au Palais Bourbon, il fut le plus assidu des députés, ne marchandant ni son temps, ni sa peine; il n'y eut que des amis et joua un rôle important à la commission de l'armée.

Sa vie de député ne devait pas être bien longue. La maladie le terrassa en 1921. C'est bien de lui, plus que de tout autre, que l'on peut dire que la lame avait usé le fourreau. Maud'huy vit venir la mort sans inquiétude et mourut en chrétien le 16 juillet 1921.

Le général de Maud'huy fut enterré à Metz, dans la sépulture de sa famille au cimetière de l'Est. Ses funérailles furent une véritable apothéose, où l'éclat de la pompe religieuse se mêla à la solennité militaire. Le maréchal Pétain fit, devant la porte de la Cathédrale, des adieux touchants à celui qui avait été son ami, son compagnon d'armes et son collaborateur, aux chasseurs à pied, à l'Ecole

Digitized by Google

de guerre et à tant d'heures graves de la guerre de cinq ans.

Quand le temps aura donné le recul voulu à la génération qui s'en va, l'histoire donnera une bonne place à Maud'huy parmi les artisans de la victoire de 1918. Elle vantera son œuvre du temps de paix, son rôle d'instructeur habile et de créateur d'enthousiasme. Elle dira l'importance de son rôle du temps de guerre, son abnégation, son ardeur de soldat, sa sagesse de chef, son amour du troupier, son coup d'œil tactique si juste, son jugement stratégique si profond, sa foi inébranlable dans le succès final.

Maud'huy, type de l'honneur militaire, beau soldat, grand chef, mérite de servir de modèle aux futures générations de la France.

Digitized by Google

POÉSIES

SONNETS MESSINS

HOMMAGE A FRANÇOIS DE CUREL

Curel, noble écrivain qui rénovas le Drame,
La vivante Nature est la source où tu bois,
Et, quand tu veux ourdir quelque tragique trame,
Tu vas interroger d'abord l'âme des bois.

Car dans l'âme des bois tu retrouves notre âme,
Dans les chants de la brise accordant ses hautbois,
Dans les bonds du grand cerf enamouré qui brame,
Dans la meute qui passe en hurlant ses abois.

C'est la Vie éternelle et son profond mystère
Que mieux que les humains te révéla la Terre
Et par quoi tu nous rends notre cœur naturel ;

Tu rattaches au Temps notre existence brève :
Ton art, ô philosophe et poète, Curel,
Fixant notre pensée élargit notre rêve !

LA CATHÉDRALE DE METZ

Se couronnant du nom sacré de Saint-Etienne,
La cathédrale, orgueil des beaux pays messins,
Qui tant de fois gémit de lugubres tocsins,
Est un hymne d'espoir, un chant d'âme chrétienne.

Digitized by Google

L'ogive s'enhardit sans rien qui la soutienne
Que de frêles arceaux aux gracieux dessins ;
L'âme y suit le regard vers le séjour des saints,
Et plus pure et plus claire y retentit l'antienne.

Des limpides vitraux de l'or joyeux jaillit :
Dès le riant matin, le soleil l'envahit
Des feux roses et blonds de la clarté première.

C'est là que tout désir vient s'idéaliser,
Et la très haute nef semble symboliser
La prière d'un peuple amant de la lumière.

LE MARÉCHAL FABERT

Le père avait le livre et le fils eut l'épée !
Esprit méditatif, le fils des imprimeurs
Eut l'œil calme, la main sûre et l'âme trempée,
Brave dans ses desseins et grave dans ses mœurs.

Un autre maréchal, bouffon de l'épopée,
Le contraignit à voir, au milieu des rumeurs
Metz la vierge, sa ville et sa terre, occupée,
Sans entendre son cri : « Sauve la ville ou meurs ! »

Et, près de cinquante ans, ce grand fils de Lorraine,
Modèle exact et pur d'espérance sereine,
De son pays natal résuma les vertus.

Symbole patient des rancœurs étouffées,
Calme et grave devant les lourds casques pointus,
Fabert monta la garde entre ses deux trophées !

Digitized by Google

LE REFLET DE ROME

Les Francs, rudes soldats et pillards de butin,
N'aiment pas Brunehaut, la reine trop jolie,
L'étrangère, à laquelle un hommage les lie,
Mais qui sur les guerriers jette un regard hautain.

Elle eut tort d'amener de son pays lointain,
Pour faire douce trêve à sa mélancolie,
Toute une compagnie exquisement polie
D'artistes et de clercs qui lui parlent latin.

Le favori qu'on hait c'est Fortunat Venance,
Le poète qui sait bercer sa souvenance :
Le Franc hait l'étranger en beaux rythmes expert ;

Mais le Gaulois Romain, lorsque passe la Reine
Fille d'Athanagilde et femme de Siegbert,
Semble se souvenir de Rome souveraine.

LE SARCOPHAGE

(MUSÉE DE METZ)

« Pour qu'il dure à jamais et que le temps n'y morde,
Mon cercueil est d'un plomb pesant, massif, épais !
Même, pour m'assurer une éternelle paix,
On moula dans le plomb la croix des nœuds de corde.

Le plomb est enfermé dans le roc. Nul n'aborde
Le bloc funèbre sans le plus grand des respects :
Car dans Divodurum, autrefois, j'occupais
La place d'un grand chef qui règne sur sa horde ! »

Ainsi dut raisonner cet ancêtre lointain,
Dont aujourd'hui le nom lui-même est incertain
Et dont le cercueil bâille en l'ombre d'un Musée.

Digitized by Google

Ses pauvres os, privés des honneurs solennels,
Attestent dans leur bière énorme, mais brisée
Que même les tombeaux ne sont pas éternels!

DIVODURUM

C'est moi, Divodurum, « divine forteresse » !
La Moselle et la Seille en un double ravin
Entourent mes remparts, dont le créneau se dresse
Au niveau des coteaux, où se mûrit le vin.

Dure et devant durer, si l'ennemi la presse,
La cité saura bien rendre son effort vain.
Divine, elle est debout ainsi qu'une prêtresse
Sur la haute colline où le ciel est divin.

Celui qui me nomma dans son noble langage
Présagea mon destin éternel et l'engage :
Le Médiomatrice en son instinct comprit

Que son Divodurum, héroïque et fidèle,
Sera toujours la forte et rude citadelle
Et le sommet divin où soufflera l'esprit !

EMILE MOUSSAT.

Digitized by Google

NOTES

SUR

SÉBASTIEN LE CLERC

GRAVEUR MESSIN DU XVII^e SIÈCLE

PAR

le Général **de VAULGRENANT**

Membre titulaire.

Ce n'est pas la première fois que Sébastien Le Clerc a les honneurs de cette Compagnie. En 1874, notamment, l'Académie de Metz avait ouvert un concours sur la biographie d'artistes messins. Sur le rapport de M. Bellevoye, aquafortiste de talent, le 1^er prix avec médaille d'or fut décerné à l'auteur d'un Mémoire intitulé : *Sébastien Le Clerc et son œuvre.* C'était M. Meaume, ancien professeur de Droit à l'Ecole forestière de Nancy.

Celui-ci, dès les premières lignes de sa très remarquable, très savante étude, prend soin de nous avertir qu'il a passé vingt-cinq années consécutives de sa vie à étudier l'œuvre gravé de Sébastien Le Clerc. Je m'excuse de ne pouvoir — pour plusieurs raisons — invoquer sur ce point pareille référence, et peut-être ne le regretterez-vous pas aujourd'hui en apprenant que le travail de M. Meaume n'occupe pas moins de 339 pages de vos Mémoires 1874-1875. Ne pouvant me présenter devant vous avec la même compétence que lui, je saurai du moins me montrer plus bref et ne pas oublier le vieil adage : « Ne sutor ultra crepidam ».

Digitized by Google

La longueur de l'étude de M. Meaume s'explique par le fait qu'il y a entrepris l'étude détaillée des principaux ouvrages de Sébastien Le Clerc et c'est un terrain sur lequel j'entreprendrai d'autant moins de le suivre que l'œuvre gravé de notre compatriote comprend 3412 planches connues. Tel est le chiffre formidable des pièces cataloguées en 1774 par le libraire Jombert et admis encore actuellement par M. Courboin, conservateur du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale.

Mon modeste but est seulement de vous communiquer quelques notes recueillies au courant de la plume sur Sébastien Le Clerc et de faire mieux connaître sa vie en essayant de la situer dans les différents cadres où elle s'est déroulée.

Sur les origines de la famille de Sébastien Le Clerc, on s'en était tenu pendant longtemps aux dires du libraire Jombert et de l'abbé de Vallemont, ami de notre graveur, qui publia en 1715, après la mort de celui-ci, un « Eloge de Sébastien Le Clerc ». Mais les recherches de M. Charles Abel, un de nos anciens et savants présidents, vinrent en 1875 apporter sur cette question de nouvelles lumières. D'où jaillit une discussion assez âpre, comme il s'en élève parfois entre doctes personnages, même fort pacifiques dans l'ordinaire de la vie; nous éviterons soigneusement d'y entrer.

Une chose certaine: Sébastien naquit à Metz en 1637, ainsi qu'en font foi les registres de la paroisse Saint-Martin; son père était orfèvre (tout comme M. Josse). Dès ses premières années, l'enfant manifesta des dispositions réellement extraordinaires pour le dessin et même la gravure. A quel

Digitized by Google

âge au juste exécuta-t-il ses premières planches ? C'est très difficile à dire.

On a bien une eau-forte datée de 1650 et intitulée Profil de Metz (1), qui porte le nº 1 du catalogue Jombert ; Sébastien avait alors 13 ans. Mais, sans être remarquable, cette pièce, par la mise en place de ses plans successifs, révèle incontestablement une véritable science du dessin, en même temps qu'une certaine habitude de l'eau-forte. On y trouve déjà du « métier ». Il est impossible que ce soit la toute première œuvre d'un débutant. D'ailleurs, on connaît 7 à 8 pièces, sans date, d'une gaucherie et d'une inexpérience presqu'enfantines, qui sont certainement antérieures au Profil de Metz, et parmi elles, nous citerons un Saint-Eloi (nº 4 du catalogue Jombert), pièce extrêmement rare, peut-être unique, qu'on trouve à la Bibliothèque de la ville. Sont-elles antérieures à 1650 ? Le Profil de Metz a-t-il été antidaté ? On ne peut l'affirmer.

D'ailleurs, une autre planche datée de 1655, la Robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pièce très médiocre à tous les points de vue, ne peut pas, remarque avec raison M. Meaume, être de l'artiste qui, 5 ans auparavant, aurait fait le Profil de Metz. Cette planche de 1655 est même donnée — à tort certainement — par l'abbé de Vallemont comme le début de Sébastien Le Clerc, alors que le Profil de Metz est daté de 1650.

Tout cela est très obscur, et actuellement, malgré toutes nos recherches personnelles, il nous paraît impossible d'attribuer des dates certaines aux

(1) Une excellente épreuve en existe à la Bibliothèque de la ville.

Digitized by Google

premières planches de Sébastien. Nous nous en tiendrons à ce qui est incontestable : la prodigieuse précocité de l'enfant, attestée par tous les contemporains. Selon une tradition recueillie par Bégin (Biographie de la Moselle, d'après l'*Histoire de Metz* par les Bénédictins), Sébastien aurait été quelque temps marmiton chez les Bénédictins de Saint-Arnould. Mais ceci paraît assez difficile à concilier avec d'autres renseignements, certains ceux-là, que nous avons sur son enfance. Il est prouvé, en effet, qu'à 8 ans, il savait déjà fort bien dessiner. On connaît de lui une esquisse à la plume représentant un enfant nu dormant sur le dos et vu en raccourci, ce qui est une véritable difficulté de dessin. Le croquis est certifié par le père de Sébastien comme étant réellement de son fils âgé de 8 ans ; il existe encore au Cabinet des Estampes de Vienne. D'ailleurs, Tessier, dans un Essai sur les commencements de la typographie à Metz, rapporte un incident d'où il résulte qu'à 7 ans, Sébastien commençait à manier le burin. Ce serait donc avant cet âge qu'il aurait été employé à la cuisine des Bénédictins ; mais comment penser que les bons Pères aient pu conseiller à leur chef-cuisinier l'emploi d'un aussi jeune collaborateur ?

Peut-être y eut-il dans l'esprit des contemporains une confusion avec Claude Gellée, dit Le Lorrain, qui, vingt-cinq ans auparavant, fut mitron chez un pâtissier de Toul. D'ailleurs, si l'on veut bien se souvenir qu'en 1647 — Sébastien avait 10 ans — le célèbre musicien Lulli entrait comme aide de cuisine chez la Grande Mademoiselle, on conviendra qu'au XVII^e^ siècle, le métier de marmi-

Digitized by Google

ton menait à tout.... à condition de le quitter, bien entendu.

Pour en revenir à Sébastien, il nous paraît certain que les Bénédictins de Saint-Arnould, trouvant cet enfant gentil, studieux, remarquablement doué, le firent beaucoup travailler : le fait est d'ailleurs relaté incidemment par dom Pierron (Templum metensibus sacrum) (1).

Son premier maître de dessin fut sûrement son père, mais celui-ci ne devait avoir que des connaissances assez vagues en ce qui concerne l'emploi du burin et surtout de l'eau-forte. M. Meaume émet l'idée que peut-être Sébastien a pu profiter de l'excellent ouvrage d'Abraham Bosse : « Traité des manières de graver en taille-douce ». Mais celui-ci ne fut édité à Paris qu'en 1645 et, à cette époque, les livres imprimés ne se répandaient pas comme de nos jours. Il paraît plus simple d'admettre qu'un bénédictin anonyme, versé dans l'art de la gravure, en inculqua à Sébastien les premiers principes. Il aurait reçu aussi des leçons de perspective d'un chanoine de Metz dont le nom ne nous est pas parvenu (2).

Quoiqu'il en soit, la renommée du petit prodige s'était répandue dans la ville et, bien qu'il eût à peine une dizaine d'années, déjà les dames et demoiselles voulaient l'avoir comme professeur : ce qui, nous dit l'abbé de Vallemont, « est attesté par des personnes de considération qui ont été ses élèves ». Il semble même qu'un peu d'engouement s'en soit mêlé — le snobisme est de tous les temps ! Car, raconte Mariette, dans son Abécédaire en

(1) Page 136 — (note).
(2) Vallemont, page 9.

Digitized by Google

général très véridique, en hiver, quand l'enfant avait des engelures à ne pouvoir marcher, les dames de Metz le faisaient chercher par un valet qui l'apportait dans ses bras. Il eût été piquant d'avoir quelques détails sur les leçons données par un aussi jeune magister à nos belles compatriotes du XVIIe siècle : nous n'avons rien trouvé à ce sujet. Mais, contrairement aux plus légitimes prévisions, Sébastien ne paraît pas, comme la suite le montrera, avoir gardé un souvenir bien agréable de ses premiers contacts avec le beau sexe messin : ce qui étonne de la part d'un adolescent ayant autant de goût.

Il avait 16 ou 17 ans, âge où tant d'artistes commencent à apprendre sur les bancs de l'école les éléments de leur métier, quand il produisit ses premières œuvres de réelle valeur et de grand style. Nous citerons seulement : les tableaux de l'Institution des Mathurins (11 pièces), la Série des 3 Messes (106 pièces), la curieuse Vie de saint Benoist (1) (pour les Bénédictins évidemment), la Série des Modes de Metz, etc.

On peut placer vers 1657 l'époque où Sébastien exécuta les deux seules œuvres du genre satyrique qu'ait jamais produites son austère burin : les deux Lustucru.

Il dut avoir en ce moment avec les dames de Metz quelques démêlés sur la nature desquels nous n'avons aucun renseignement et grava une planche intitulée : « Lustucru ou les Hommes vengés ». On y voit toutes les dames de Metz apporter à la file leurs têtes sur une enclume où le forgeron

(1) Les planches de la Vie de saint Benoist sont conservées à la Bibliothèque de la Ville : elles sont malheureusement très usagées.

Digitized by Google

Lustucru, qui s'intitule « opérateur céphalique », redresse ces têtes à grands coups de marteau et les polit à la lime. Cette médiocre plaisanterie constituait pour nos compatriotes messines une insulte certainement imméritée, qui pourrait nous faire douter du jugement et du bon goût de l'auteur et lui enlever notre sympathie. L'effet produit dût être déplorable et les amis de Sébastien n'eurent sans doute aucune peine à lui faire sentir toute l'inconvenance de sa conduite, car il publia aussitôt une autre estampe, intitulée : « Grande destruction de Lustucru par les femmes fortes et vertueuses ».

Le fond du dessin est le même que dans la première planche : mais l' « opérateur céphalique » est contraint par les femmes de mettre sur l'enclume sa propre tête qui y est vigoureusement traitée à coups de marteau, tandis qu'une accorte jouvencelle le gratifie d'un magistral coup de pied au bas des reins. C'était, malgré l'ironie du titre, une amende honorable complète aux dames de Metz : et du coup, nous voici réconciliés avec Sébastien.

Seul, le deuxième Lustucru, gravure d'ailleurs assez médiocre, existe à la Bibliothèque de la ville ; mais pour faire comprendre cette estampe, il était utile de parler du premier Lustucru, dont les épreuves sont très rares. Ce deuxième Lustucru a été donné par le baron de Salis qui, fin collectionneur, a certainement dû avoir le premier : peut-être sa disparition est-elle imputable à quelque Messine vindicative.

Depuis quelque temps, la renommée du jeune graveur avait dépassé les frontières du pays messin et quand, à Nancy, on voulut faire graver les planches du volume de la Divine Sagesse, par le P. Cyrille

Digitized by Google

et surtout celles du Triomphe de Charles IV dessinées par Claude Deruet, c'est à Le Clerc qu'on s'adressa. L'art de la gravure, en effet, après avoir brillé à Nancy d'un incomparable éclat, n'y avait plus aucun représentant. J. Callot était mort dès 1635 : son ami et élève Israël Henriet, malade, allait mourir en 1661, et le neveu de ce dernier, Israël Sylvestre, avait émigré à Paris, où il était professeur de dessin du Grand Dauphin. C'est dans ces conditions que la capitale de la Lorraine ducale vint chercher à Metz l'artiste dont elle avait momentanément besoin.

Nous n'avons pas encore eu occasion de parler d'un des traits les plus caractéristiques de notre graveur : son goût très marqué pour les mathématiques et, en particulier, pour la géométrie. C'est à Metz même qu'il prépara les éléments de son remarquable Traité de Géométrie, dont il sera question plus loin : et ceci renforce encore l'opinion déjà émise que le jeune homme doit aux Bénédictins de Saint-Arnould beaucoup plus que ses biographes ne l'ont indiqué. Car enfin, quand on n'est pas Pascal, les éléments de la géométrie sont choses qui ne s'inventent pas, qui ne s'improvisent pas. De bonne heure, Sébastien eut aussi l'esprit tourné vers les levés de plans et ce que nous appelons maintenant la topographie. A 23 ans, il reçut du gouverneur de Metz, le Maréchal de la Ferté-Senecterre, le titre assez rare et assez envié d' « ingénieur-géographe ». Il collabora avec un certain Jean Brioys à la publication d'un livre intitulé *Nouvelle manière de Fortification*, recherché maintenant par les bibliophiles : il en dessina et grava presque toutes les planches.

Digitized by Google

Sans insister sur les autres ouvrages exécutés à Metz par Le Clerc, arrivons au moment de son exode à Paris en 1665 : il avait 28 ans.

Quelles furent au juste les causes de ce départ ?

M. Meaume émet l'avis que Sébastien dut avoir avec le Maréchal de la Ferté des difficultés d'ordre pécuniaire qui contribuèrent à l'éloigner de Metz. Certes, pour qui connaît la cupidité, la rapacité inouïes de ce légendaire gouverneur, l'hypothèse est plausible. Les écrits des contemporains fourmillent d'anecdotes sur la sordide avarice de cet Harpagon haut placé, qui fut d'ailleurs copieusement « minotaurisé » par sa charmante femme, Madeleine d'Angennes (1). Nous ne rappellerons ici qu'une de celles de son entrée officielle à Metz. Comme il recevait les différents corps constitués de la Cité, on vint le prévenir que les chefs de la Synagogue demandaient à lui présenter leurs hommages. Il se mit dans une colère épouvantable : « Je ne veux pas voir ces marauds, cria-t-il, ce sont eux qui ont fait périr mon maître Jésus-Christ : qu'on les chasse ! » Quelqu'un de son entourage, connaissant bien le caractère du « patron », lui glissa à l'oreille : « Ils vous apportaient 4000 pistoles. » Ah ! « fit-il subitement radouci » : puis, après un moment de profonde réflexion : « Eh ! bien, qu'on les fasse tout de même entrer : après tout, quand ils l'ont crucifié, ils ne le connaissaient pas. »

Certainement, ce personnage, qui au plaisir de donner préférait notoirement celui de recevoir, ne dut pas être très généreux quand il fallut rémunérer les travaux demandés à Le Clerc. Mais, d'autre

(1) Cousine de la célèbre Julie de l'Hôtel de Rambouillet, devenue en 1645, marquise de Montausier.

Digitized by Google

part, celui-ci s'est montré dans toute sa vie si peu homme d'argent, si peu intéressé, que le motif pécuniaire envisagé par M. Meaume ne fût certainement suffisant pour le déterminer à quitter sa ville natale.

Beaucoup plus vraisemblable, quand on a étudié le caractère de Sébastien, est le ressentiment très vif qu'il dut éprouver de l'incident suivant raconté par l'abbé de Vallemont (1). Chargé de lever le plan des places du pays messin et du Verdunois, il avait particulièrement bien réussi le levé de la place de Marsal. Mais, par une de ces substitutions, qui n'est pas spéciale au XVII^e^ siècle, le travail fut envoyé au Roi sous le nom d'un ingénieur plus ancien à vrai dire que le véritable auteur, mais surtout plus influent et mieux en cour. Peut-être cet ingénieur avait-il su, par des moyens appropriés, acquérir les faveurs du rapace gouverneur... Ou alors, mais par d'autres procédés, celles de la belle Madeleine... : on ne sait pas. Tel que nous connaissons Le Clerc, ce passe-droit dut littéralement l'exaspérer, et plus que tout le reste, certainement, le décida à quitter Metz.

Ses gains lui avaient permis d'acheter une petite maison, qu'il garda jusqu'à sa mort, mais qui devait être bien modeste puisque sa veuve ne put en tirer que 2000 livres.

Au moment où il monte dans la diligence pour se rendre à Paris, Sébastien en est encore à se demander où est sa voie : il a l'impression d'être à la croisée de deux chemins. Va-t-il se lancer dans des études de sciences et surtout de géométrie et tenter de devenir un grand ingénieur, un

(1) Page 11.

Digitized by Google

grand architecte? Ou bien faut-il s'adonner complètement au dessin et à la gravure qui lui ont déjà valu des succès, et briguer la gloire des artistes en renom?

A notre époque où, par une classification un peu simpliste, on sépare volontiers les esprits cultivés en deux catégories bien tranchées: les « scientifiques » et les « littéraires », l'alternative dans laquelle nous trouvons Sébastien peut à certains sembler surprenante. Géomètre ou artiste, soit, dira-t-on: mais les deux à la fois, voilà qui ne se comprend pas: c'est invraisemblable.

Nous ferons seulement observer ici que, déjà au XVII^e^ siècle, Sébastien Le Clerc aurait pu invoquer à ce point de vue l'exemple d'illustres devanciers. Il nous suffira de citer parmi les plus célèbres: Léonard de Vinci — dans lequel vous me permettrez de saluer en passant un des premiers ancêtres de l'aviation — Albert Dürer et Michel-Ange. A quelle cause profonde faut-il attribuer chez ces grands artistes de la Renaissance — et on peut dire chez les plus grands — cette coexistence d'un remarquable esprit scientifique d'une part et d'autre part d'un sens et de moyens artistiques, qui soulèvent encore aujourd'hui notre admiration enthousiaste? Pourquoi, vers cette époque de la Renaissance, rencontre-t-on chez tous ces hommes, issus de pays et de milieux différents, cette sorte de dualité qui ne nuit en rien à l'harmonieux essor de leur puissante personnalité? Question délicate qui, pour l'étude du développement de l'esprit humain, mériterait, semble-t-il, d'être approfondie. Nous nous permettons, messieurs, de la livrer à vos réflexions.

Digitized by Google

Après cette petite digression qui a permis à Sébastien d'achever son voyage, voyons notre homme à son arrivée à Paris, vers la fin de 1665.

Pour ce jeune Messin, isolé, dépaysé, sans relations, les débuts dans la grande ville durent être assez pénibles, et d'une phrase de l'abbé de Vallemont, on peut inférer que Sébastien eut, peu après son arrivée, quelques velléités de revenir à Metz. Mais, bientôt, grâce probablement à une lettre de recommandation, il rencontre le peintre Charles Le Brun, et alors, l'horizon s'éclaire, tout change. Le Brun a eu non seulement sur la carrière, mais encore sur toute la vie de Le Clerc une influence si décisive que nous tenterons de nous mettre maintenant en présence de cet important personnage.

Les Manuels d'Histoire de l'Art définissent ainsi son rôle vers l'époque qui nous occupe : « Le Brun tenait alors le sceptre des arts. » Que faut-il entendre par là? Pour bien le comprendre, il y a lieu de rappeler le principe de gouvernement que Louis XIV cherchait à appliquer là où, d'après lui, son autorité royale avait à s'exercer, c'est-à-dire à peu près partout. Dans chaque branche, le Grand Roi cherchait un homme de très haute valeur, ayant les connaissances les plus étendues et disposé à les mettre au service de ses conceptions royales. Puis, quand il avait éprouvé ces hommes et confirmé son choix, il leur déléguait alors une part d'une chose qu'il n'abandonnait jamais complètement : son autorité, après quoi, il les maintenait en place leur vie durant, *envers et contre tout*. Ce que fut le Roi vis-à-vis de Colbert, par exemple, Colbert le fut, toutes proportions gardées, vis-à-vis

Digitized by Google

de Le Brun, Le Nôtre, Mansart. C'est ainsi que, dans son domaine, Le Brun, premier peintre du Roi, comblé des faveurs du souverain, a été en réalité jusqu'à sa mort un véritable surintendant des Beaux-Arts, sans en avoir le titre créé plus tard. Il y fit régner les principes d'autorité qui étaient ceux de l'époque et, dans le cadre des directives données par le Roi et par Colbert, grâce à son incessante activité, imposa à tous, — ou à presque tous — son style et ses conceptions artistiques (1). Parler de celles-ci nous entraînerait trop loin de notre sujet, encore qu'elles aient eu une influence directe sur la « manière » définitive de Sébastien Le Clerc. D'ailleurs, on les trouvera magistralement exposées dans le tome VI (2e partie) de l'Histoire de l'Art d'André Michel (article de M. Henry Lemonnier). Tout au plus noterons-nous que cette sorte de réglementation de l'art, cette création d'un art officiel, choque nos idées modernes : une sorte de protestation s'élève en nous contre cette ingérence d'une stricte discipline dans un domaine où semble-t-il, l'imagination et l'inspiration doivent régner en maîtresses. On entend d'ici les cris d'orfraie qu'une telle conception soulèverait chez nos jeunes esthètes chevelus de Montmartre ou de Montparnasse. Et l'on peut même deviner ce qu'en aurait pensé le Marcel de la Vie de Bohème, avec ou sans Mlle Musette. Mais il faut éviter de juger une époque avec l'esprit d'une autre.

(1) Il ne faudrait pourtant pas croire que Le Brun n'a eu ni adversaires, ni détracteurs. Mignard, soutenu par de puissants protecteurs, mena constamment contre lui de sourdes hostilités. Abraham Bosse venait, en 1661, de quitter bruyamment l'Académie de peinture et son élève, Robert Nanteuil, le célèbre et merveilleux graveur de portraits, avait refusé d'y entrer.

Digitized by Google

Se plaçant au milieu du XVIIe siècle et étudiant l'aspect de l'École française telle qu'elle se présentait alors, M. Louis Gillet, dans l'« Histoire des Arts » (tome XI de l'Histoire de la Nation française de M. Hanotaux) montre clairement (2) que d'un ensemble un peu disparate et anarchique, il restait à faire un tout coordonné : le mérite de Le Brun fut précisément de donner à ces forces éparses un plan de travail un programme, une unité nationale. L'action autoritaire de Le Brun, qui aurait pu être néfaste à d'autres époques, a donc été opportune et même nécessaire quand elle s'est exercée : elle a puissamment contribué à la grandeur artistique du siècle de Louis XIV.

Maintenant, nous sommes en état de mieux comprendre ce que furent les premiers contacts entre Sébastien Le Clerc et Le Brun. Le jeune Messin présenta quelques-unes de ses œuvres et immédiatement Le Brun discerna tout le talent de l'artiste. Avec l'incomparable prestige qui s'attachait à son nom, surtout vis-à-vis d'un provincial fraîchement débarqué dans la capitale, il décida facilement Sébastien à abandonner la carrière d'ingénieur militaire et à se consacrer tout entier à la gravure : puis il lui promit de s'occuper de lui. Et, effectivement, pour éviter au jeune homme les premières difficultés matérielles, il lui procura pendant l'année 1666 du travail chez les libraires en renom par lesquels Sébastien se fit bien vite apprécier.

Il est à noter qu'à aucun moment les entraînements et les plaisirs de la capitale ne semblent avoir eu de prise sur Le Clerc. Et cependant,

(1) Page 35 et suivantes.

Digitized by Google

pour un jeune homme inexpérimenté, sans conseils, le pavé du Roi, tout comme plus tard l'asphalte des boulevards, devait y être assez glissant. Mais, tout à son travail, à ses projets d'avenir, Sébastien ne fut jamais le des Grieux d'aucune Manon : ses planches à graver semblent bien avoir été ses seules maîtresses.

Le Brun suivait de loin les travaux de son protégé et, en 1667, quand il fut probablement tout à fait fixé sur sa valeur, il lui donna un appartement à la Manufacture royale des Gobelins, reconstituée par Colbert en 1663 et dont il venait d'être nommé directeur. Ce qui résolut heureusement pour le jeune Messin une crise de logement qui devait être surtout pour lui une crise financière.

Il faut savoir qu'à ce moment Le Brun se propose de créer aux Gobelins une sorte d'Académie de gravure dont la direction, pense-t-il, pourra plus tard être confiée à Le Clerc. Pour réaliser ce projet, il présente Sébastien à Colbert et lui fait obtenir une pension de 1800 livres à condition que, consacrant une partie de son temps au service du Roi, c'est-à-dire pratiquement au service de lui, Le Brun, Le Clerc exécutera les travaux qui lui seront indiqués.

Cet ensemble de faits mérite de retenir un instant notre attention. Ainsi, voilà un jeune provincial, fils d'artisans, sans appuis, sans relations, inconnu à Paris, sauf de quelques libraires, et sur la simple constatation de son talent, sans qu'il soit question d'examen ou de concours, il obtient presque tout de suite un logement de choix avec une pension de 1800 livres (soit environ 6000 fr. or

Digitized by Google

de 1914). A une époque où le mot même de « vie chère » n'existait pas, c'était pour un jeune homme une petite fortune.

Vraiment, l'ancien régime, au XVIIe siècle tout au moins, ne traitait pas trop mal les jeunes débutants qui paraissaient avoir de l'avenir.

Une fois installé aux Gobelins, Le Clerc, tout en préparant ses premières publications officielles, liquide tout l'arriéré de commandes privées qu'il n'avait pu exécuter, entr'autres une Histoire sacrée en 152 tableaux. Sa collaboration est demandée et obtenue pour l'illustration du bel ouvrage bien connu : « la Bible de Royaumont », dont les premières éditions atteignent maintenant en librairie des prix très élevés ; les planches de la Vocation d'Abraham et de la Pénitence des Ninivites sont de Sébastien.

L'époque était éminemment favorable aux graveurs, car en 1660 était intervenu un événement de la plus haute importance pour eux : l'Edit de Saint-Jean de Luz (1), qui leur apporta leur véritable charte. La gravure y est déclarée art libéral et les graveurs ne peuvent être « réduits en maitrises ni corps de métiers ou sujets à d'autres règles ni contrôles ». C'est donc bien une date tout à fait marquante dans l'Histoire de la gravure en France.

Ce fut en 1669 que Le Clerc publia sa petite Géométrie, commencée à Metz et dont le titre complet est assez amusant : « Pratique de la géo-

(1) Ainsi nommé, parce qu'il fut rédigé et signé dans cette ville après les négociations du Traité des Pyrénées en 1659. Tout l'historique assez orageux de cet Edit est fait par M. Courboin dans son livre « La gravure en France », page 76 et suivantes.

Digitized by Google

métrie sur le papier et sur le terrain, où par une méthode nouvelle et singulière l'on peut avec facilité et en peu de temps se perfectionner dans cette science. » Titre fort alléchant pour bien des candidats au baccalauréat. Au-dessous de chaque figure de géométrie se trouve un petit paysage avec plans successifs et motifs d'architecture : c'est charmant. Seule, la 1re édition est excellente, les autres sont de moins en moins bonnes (1).

En 1772, après avoir publié toute une série des batailles de cette même année, Sébastien est chargé de graver un dessin de Le Brun représentant le Mausolée prévu pour le chancelier Séguier. Cette belle planche est encore conservée à la Chalcographie du Louvre, avec 64 autres de l'artiste : et, soit dit en passant, ce chiffre relativement important montre mieux que toutes les paroles la considération que les conservateurs successifs de notre grand Musée national ont toujours témoignée à Sébastien Le Clerc (2). Le Brun fut si enchanté de ce travail de son protégé qu'il le fit recevoir la même année à l'Académie de peinture, fondée en 1648, dont il était le directeur et, dirions-nous maintenant, l'animateur.

Pour le fils de l'humble orfèvre messin, c'était la grande notoriété et déjà presque la gloire : il avait à peine 35 ans.

(1) Néanmoins, un des derniers catalogues de Lemallier, rue de Châteaudun, demande encore 50 fr. d'une édition de 1716 qui est très médiocre. La Bibliothèque de la Ville a un exemplaire de 1669 qui est de toute beauté.

(2) On sait que malheureusement les planches de la Chalcographie, pour permettre un plus grand nombre de tirages, ont été aciérées par le procédé de la galvanoplastie. Aussi les tirages actuels sont-ils loin d'avoir la valeur artistique de ceux qui ont été faits autrefois à même le cuivre.

Digitized by Google

Quelques mois après, en 1673, il épousa la fille du teinturier en chef des Gobelins, une belle Flamande, Charlotte van den Kerkove, et l'histoire de ce ménage modèle peut se résumer en quelques mots : comme dans les contes de Perrault, ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants : treize. Mari et femme, chacun dans leur domaine et toutes proportions gardées, vont prendre le même mot d'ordre : fécondité.

A ce moment, Le Clerc est à l'apogée de son talent : il se sent « en pleine forme ». Accablé de commandes auxquelles il ne pouvait suffire, désireux de retrouver sa liberté complète, il renonça au titre de graveur officiel et à la pension de 1800 livres : il continuera à travailler pour le Roi, mais ses œuvres seront payées « aux pièces ». Le Clerc prévoyait sans doute dès cette époque l'augmentation de sa famille et craignait de rencontrer dans son modeste budget ce qu'un délicat euphémisme moderne appelle maintenant des difficultés de trésorerie.

La décision prise par Sébastien n'altéra d'ailleurs en rien ses rapports avec Le Brun et les deux artistes resteront unis par les liens de la plus chaude et de la plus fidèle amitié. D'ailleurs, Le Clerc restait aux Gobelins avec une petite pension de 100 livres : il y avait alors pour voisins Gérard Audran et Edelynck (1), et ces trois hommes vont former pendant 18 ans comme l'état-major des graveurs de Le Brun.

Alors, tranquille et heureux dans son intérieur, débarrassé des soucis matériels, Sébastien travaille,

(1) Edelynck, dont la vie présente de grandes analogies avec celle de Le Clerc.

Digitized by Google

travaille avec plus d'acharnenent encore qu'auparavant. Jamais de distraction ou de détente, jamais de vacances : il est bien, dans toute la force du terme, un bûcheur, comme nous disions au collège ; et l'on comprend le qualificatif qui lui est souvent appliqué : l'inépuisable Le Clerc (1). Lorsqu'il cessait de graver ou de dessiner, c'était pour s'occuper de travaux de géométrie, de perspective ou d'architecture. Et même, pendant son travail de gravure (2), Le Clerc se faisait lire par ses filles les ouvrages les plus sérieux, ou alors il conversait avec les savants et les artistes qui venaient lui rendre visite dans son atelier. « Au cours de ces entretiens, on ne l'a jamais, dit Vallemont, entendu blâmer les ouvrages de ceux de sa profession : bien mieux, sans envie, sans jalousie pour le mérite et les succès des autres, il les défendait contre la malignité de la critique », c'est-à-dire, en argot moderne, contre le débinage des bons petits camarades. En vérité, ce Le Clerc était, on en conviendra, un être bien à part.

Du reste, il est de ceux dans l'intimité desquels on peut pénétrer, et Mariette a sur ce point recueilli de la bouche même de sa femme les indications les plus précises. « Madame Le Clerc m'a dit que lorsque son mari se levait, ce qui ordinairement était de 5 à 6 heures, il se mettait au travail jusqu'à midi et, après le dîner, de deux heures jusqu'à six — et qu'alors, après avoir posé le modèle dans la salle des Gobelins, il revenait sur les sept heures souper, ce qu'il n'avait pas plus tôt fait qu'il allait écrire dans son cabinet jusqu'à

(1) *Hist. de l'Art*, d'André Michel. Tome VI (2e partie), page 587.
(2) Vallemont, pages 181 et suivantes.

Digitized by Google

11 heures ou minuit. Mme Le Clerc m'a ajouté que cela n'était pas arrivé pour une fois, mais que tous les jours étaient de même et que, depuis qu'elle était avec lui, elle n'a presque pas vu de jour où il s'est dérangé de cette règle de conduite qu'il s'était prescrite. »

Nous voilà loin, Messieurs, de la journée de 8 heures ! et le genre de vie de cet artiste n'aurait pas été désavoué par les Bénédictins, ses anciens maîtres. Et, avec tout cela, Sébastien a encore trouvé le moyen non seulement d'avoir treize enfants, mais encore de fort bien les élever et de bien les établir.

Aussi sa production devient énorme : sa fécondité est presqu'invraisemblable ; il ne cesse de publier à la douzaine des ouvrages de valeur, de temps en temps un chef-d'œuvre. Les sujets choisis sont historiques, religieux, descriptifs, quelquefois mythologiques. Nous ne tenterons de citer ici que les planches les plus célèbres : une traduction de Vitruve, les œuvres de Jean Racine, une belle édition des Métamorphoses d'Ovide, une longue suite des Tapisseries des Gobelins sur dessins de Le Brun, les Fables d'Esope, la grande planche du Mai des Gobelins, une histoire de la Ligue, etc., etc.

Entre temps, Sébastien a été chargé de l'illustration du Livre d'Heures de la Dauphine : ce qui est une preuve de l'estime dans laquelle on le tenait en haut lieu.

L'année 1690 marque une date importante dans la vie de Le Clerc. D'abord, le vieux Claude Mellan étant mort, il est nommé à sa place « dessinateur et graveur du Cabinet du Roi », titre très envié auquel est attaché une pension de 400 livres. Puis,

Digitized by Google

la même année, Le Brun meurt et il est remplacé — mal remplacé — comme premier peintre du Roi par son ennemi Mignard.

On doit noter ici une attitude de Le Clerc que ses biographes n'ont pas assez soulignée.

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux », a dit Voltaire (1), prenant le mot « grand » dans le sens de « puissant », « haut placé ». Voilà bien une de ces vérités qui ne risquent pas d'être méconnues ou de tomber dans l'oubli : et jamais ceux qui détiennent le pouvoir n'ont eu besoin de l'inscrire au seuil de leur antichambre. Encore faut-il que cette même amitié fasse peser sur ses bénéficiaires une sorte d'hypothèque morale qui, plus tard, les empêche d'aliéner trop vite certaines opinions, certains sentiments. Le Clerc n'était pas homme à l'oublier. Immuablement fidèle à la mémoire de son protecteur et ami, peu courtisan du pouvoir, il ne mit jamais son burin au service de l'ancien adversaire de Le Brun disparu. L'exemple donné par Le Clerc ne fut d'ailleurs pas suivi par son compagnon Gérard Audran, qui grava, en particulier, d'après Mignard, la fameuse coupole du Val-de-Grâce, le Portement de Croix, la Galerie du petit appartement du Roi, etc.

Certes, maintenant, nous pouvons bien, à titre posthume, accorder à Gérard Audran le bénéfice des circonstances atténuantes et même aujourd'hui l'amnistier — on en a amnistié tant d'autres !! — Mais ceci ne doit pas nous empêcher de rendre justice à Sébastien qui continua courageusement à graver les œuvres de son ami Le Brun, même

(1) Œdipe. Acte I. Scène I. Tirade de Philoctète.

Digitized by Google

passé de mode : travail qui ne dut lui rapporter ni grand argent, ni surtout bien bons procédés de la part de Mignard.

Après 1690, on peut citer, parmi les œuvres les plus connues de Sébastien : une suite de grandes planches sur la Passion, la grande Géométrie, le Saint-Claude, les Batailles d'Alexandre et l'entrée à Babylone (d'après Le Brun), l'Académie des Sciences, l'apothéose d'Isis, la suite des Conquêtes du Roi, les Caractères des passions (1) (d'après Le Brun), le Puer parvulus, etc., etc...

La magnifique planche représentant l'Académie des Sciences est souvent considérée comme le chef-d'œuvre de Le Clerc. Son étude montre toute la haute conscience professionnelle de l'auteur qui, à la différence de tant de jeunes artistes, était rarement satisfait de ses ouvrages. C'est ainsi qu'on ne connaît pas moins de huit états différents de l'Académie des Sciences, dont cinq avant la lettre et trois après. C'est à croire que l'auteur appliquait littéralement le fameux principe de l'Art poétique de Boileau paru en 1674 : « Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage. »

Quant à la planche du Puer parvulus, il en est souvent question à propos de la querelle du Quiétisme, une discussion qui, à l'heure actuelle, nous semble bien lointaine et même bien étrange. Le sujet de cette gravure fut donné à Le Clerc par Fénelon ou le duc de Bourgogne, on ne sait au juste : les plus grands personnages du royaume ne dédaignaient donc, nous le voyons, d'entrer en

(1) Curieux ouvrage dont les planches sont encore de nos jours reproduites dans les Manuels d'enseignement du dessin. Voir en particulier l'*Art du Peintre* (le Dessin), par Camille Bellanger, p. 215.

Digitized by Google

relations personnelles avec notre Messin. Le Puer parvulus est un paysage d'une fraîcheur exquise, d'un charme tout à fait prenant, une des œuvres de Le Clerc que, personnellement, nous préférons. On peut regretter qu'il ait si peu produit dans ce genre où il aurait sans doute excellé.

En cette fin du XVIIe siècle, Le Clerc jouit d'une très grande renommée. Et pourtant personne, plus que lui, n'est étranger à toute idée de réclame et n'ignore l'art d'utiliser ses relations. Graveur et dessinateur émérite, il ne sut jamais joindre à son savoir-faire un habile faire-savoir. Et c'est en partie pour cette raison que le nom de ce grand modeste n'est pas plus connu de nos jours. Nous ne reproduirons pas ici tous les témoignages des contemporains relatés par M. Meaume ; nous ne ferons pas état des appréciations un peu dithyrambiques de son ami l'abbé de Vallemont, ni du bénédictin dom Pierron. Il nous suffira de citer l'opinion de Mariette (1), critique d'art très averti : « S'il y a jamais eu, dit-il, un graveur qui se soit rendu célèbre dans sa vie et qui ait étendu ses connaissances au-delà des bornes ordinaires, c'est sans contredit Sébastien Le Clerc. »

Une petite anecdote va nous montrer, d'abord, que les estampes de Sébastien étaient très recherchées de ses contemporains, et puis aussi que les manies des collectionneurs sont de tous les temps et de tous les pays.

En 1693, un certain Claude Pottier, avocat, eut le chagrin de se voir « souffler » quelques estampes de Le Clerc par de gros collectionneurs plus for-

(1) Abécédaire, Tome III, page 98.

Digitized by Google

tunés que lui. Tristes circonstances bien connues, hélas ! des modestes amateurs d'art lorsqu'ils doivent, le cœur ulcéré, battre en retraite devant les arguments sonnants de l'âpre Plutus ! Mais ce Pottier, n'acceptant pas sa déception, résolut de se venger. Il fit graver par Le Clerc une image représentant saint Claude, son patron, et demanda à l'artiste de lui céder la planche avec les 12 seules épreuves qui avaient été tirées. Sébastien, bon homme, étranger à toute idée de surenchère, y consentit. Immédiatement, Pottier fit alors retoucher la planche par Eisen (1), qui remplaça saint Claude par sainte Madeleine. De ce fait, les 12 seules épreuves avec saint Claude prenaient pour les amateurs une valeur considérable, et Pottier, tout à la joie de sa vengeance, eut alors le malin plaisir de tenir la dragée haute aux collectionneurs qui se disputaient avidement ces 12 épreuves. Plus tard, un des héritiers de Pottier essaya de faire, à son tour, une rareté de la sainte Madeleine et, toujours sur la planche de Le Clerc, fit substituer par C.-N. Cochin un saint Pierre à la sainte Madeleine. Mais, comme on l'a fait remarquer, après 60 ans, cela n'avait plus le même sel.

Parmi les dernières œuvres de Sébastien, on peut citer : l'Histoire du duc Charles V, l'Histoire de la maison d'Auvergne et, tout à fait à la fin, une ravissante suite de Psyché : même ses dernières planches furent des œuvres de valeur.

En 1706, il fut créé chevalier romain et, par conséquent, anobli.

Mais le labeur formidable auquel l'inlassable ar-

(1) Surtout connu comme graveur de vignettes.

Digitized by Google

tiste s'était astreint pendant tant d'années avait fatigué outre mesure ses yeux : sa vue déclina et vers 1713 il ne pouvait plus dessiner. Il en conçut un si affreux chagrin que, malgré sa robuste constitution, il mourut — très saintement d'ailleurs — en 1714, à 77 ans.

Dans les Nouvelles Archives de l'Art français, M. Jules Guiffrey, ancien directeur des Gobelins et membre de l'Institut, a publié en 1872 tous les actes de la succession de Sébastien Le Clerc. L'actif se montait péniblement à une cinquantaine de mille livres, mobilier compris. C'était pour l'époque une petite aisance, mais ce n'était pas la fortune.

Messieurs, nous venons de faire passer devant vous les différentes phases de la vie de Sébastien Le Clerc, c'est-à-dire d'une de ces existences laborieuses et *droites* dont on trouve, a dit M. Courboin (1), tant d'exemples dans l'Histoire de l'Art français au XVII^e^ siècle.

Nous voudrions maintenant essayer de dégager une impression d'ensemble de son œuvre dont l'étude détaillée n'a pu trouver place ici.

Il faut tout d'abord se souvenir que Le Clerc ne s'est pas borné à reproduire les œuvres des autres : on ne doit pas voir seulement en lui le graveur des peintures et dessins de Le Brun : il a beaucoup produit de son propre cru. Certes, loin de nous l'idée de jeter un discrédit quelconque sur la gravure de reproduction à laquelle on doit, vers la même époque, tant de chefs-d'œuvre de Robert Nanteuil, G. Audran, Edelynck, etc. Mais

(1) *Histoire illustrée de la Gravure en France*, 2^e^ partie, page 5.

Digitized by Google

enfin l'artiste qui, avant de graver, a dû lui-même inventer, composer, dessiner un sujet, mérite peut-être une place spéciale dans notre estime. C'est dans cet ordre d'idées que nous allons tenter d'apprécier Sébastien d'abord au point de vue de l'inspiration, puis du dessin, enfin de l'art du graveur. Ce faisant, nous n'oublierons pas que pour bien louer un tel homme, pour le louer comme lui-même aurait voulu l'être, la louange doit rester à la fois modeste et précise.

L'inspiration de Le Clerc est nettement, *essentiellement* d'ordre classique : elle est un pur produit du classicisme. De son aîné J. Callot, Sébastien n'a ni la fougueuse imagination — on voit mal notre Messin composant, par exemple, les deux Tentations de saint Antoine, celle de Florence et celle plus connue de Nancy — ni la sensibilité, ni le sens du pittoresque ou de l'humour: on n'a rien de Sébastien qui rappelle, même de loin, les séries des Bohémiens, des Gueux, des Misères de la guerre. Non, il se montre toujours sage, pondéré, modéré et n'a pas, à vrai dire, cette originalité que certains, maintenant, recherchent avant tout dans un artiste. La faute en est certainement d'abord à l'influence de son temps qui réprimait, comme un manque de goût, tout écart d'inspiration, tout individualisme exagéré. Comme le remarque finement M. Meaume, il y a peut-être entre Callot et Le Clerc toutes les différences qu'on remarque entre l'époque de Louis XIII et celle de Louis XIV. A cette cause d'ordre général, s'en ajoute une autre spéciale à Sébastien : le labeur incessant et forcené qui résume toute sa vie. L'inspiration, semble-t-il, est fille d'un peu de rêve-

Digitized by Google

rie, de flânerie même, à la recherche d'un idéal qui se précise lentement dans les nuages du ciel ou à travers les volutes bleuâtres de la fumée des cigarettes. Mais où et quand Sébastien, perpétuellement en proie à une sorte d'ivresse de travail, aurait-il trouvé le temps de rêver ? La fantaisie « divin mensonge », la fantaisie « aux ailes d'or », chantée dans *Lakmé*, n'a pas dû souvent effleurer ce front toujours courbé sur une feuille de dessin ou sur une planche de cuivre. Une ardeur laborieuse aussi incessante a, comme une frondaison trop drue, un peu étouffé sous elle la fleur de l'imagination. Et, à notre avis, Le Clerc a trop produit pour pouvoir être un artiste ayant vraiment beaucoup d'inspiration (1).

Si donc, par l'inspiration, Sébastien ne peut rivaliser avec nos grands maîtres, par contre quand il s'agit du dessin, il devient l'égal des meilleurs. A la différence de Nanteuil et d'Audran, il n'a pas spécialement étudié les jeux de la physionomie humaine, mais où il excelle, c'est dans l'art de placer les différents plans d'un paysage ou d'une galerie profonde. Ses dessins ont un relief vraiment merveilleux, une profondeur étonnante. Non seulement, il possède la technique, la science de cette Perspective qu'il professa toute sa vie, mais il en a le maniement artistique : rien ne trahit l'effort et tout est harmonieusement impeccable. Souvent, dans les encadrements de ses gravures, il introduit de petits médaillons représentant des

(1) Callot, auquel, pour la fécondité, on compare souvent Le Clerc, n'a gravé, d'après son plus récent biographe, M. Edmond Bruwaert, que 921 planches contre 3412 à Le Clerc. Il est vrai que Callot est mort à 42 ans et Le Clerc à 77.

Digitized by Google

paysages et qui sont de véritables bijoux : on voit que l'auteur les a tracés pour s'amuser, sans y être obligé et parce que sa pointe ou son burin couraient pour ainsi dire tout seuls. Sur ce terrain du dessin perspectif, Sébastien supporte la comparaison non seulement avec Callot, mais même avec Claude Gellée ; il est supérieur à Abraham Bosse, qui, lui aussi, enseigna la perspective : il est véritablement *un maître*.

Si le critique le plus sévère ne peut relever la moindre faute dans les dessins de Le Clerc, l'ensemble de la composition reste parfois un peu froid, un peu compassé. On y discerne comme une vague empreinte géométrique. Son art porte perruque, et la grande perruque Louis XIV à longues boucles.

Le goût de notre époque préférerait peut-être moins de correction rigide et plus de vie, plus de mouvement dans les groupes de personnages.

Quant à l'étude de l'œuvre de Sébastien au point de vue spécial de la gravure, elle met vite en évidence la suprême habileté de l'artiste à combiner sur une même planche le travail de l'eau-forte et celui du burin. Sans vouloir pénétrer ici dans un domaine trop technique, nous citerons seulement l'opinion de Joubert, dans son très estimé « Manuel de l'Amateur d'estampes » (1) de 1821. Parlant de Sébastien, il dit : « L'expression la plus spirituelle, la plus précise est toujours au bout de sa pointe : quelques traits y suffisent — et les travaux simples, variés, franchement établis et avancés à l'eau-forte ne laissent faire au burin que ce qui doit rendre la finesse et l'esprit de la touche encore plus aimables. »

(1) Tome II, page 196.

Digitized by Google

Sans doute, dans cette matière, Le Clerc a bénéficié de l'expérience de ses devanciers. M. Georges Duplessis, dans les Merveilles de la Gravure (1), retrouve dans certains petits costumes gravés par Sébastien (entr'autres les Modes de Metz) une trace de l'influence de Callot. M. Rosenthal, dans son livre bien connu « La Gravure », signale (2) une vague imitation de Rembrandt dans une pièce de Sébastien : Saint Jacques pèlerin. Mais, d'une façon générale, ses procédés sont à lui, bien à lui. Peut-être, n'a-t-il pas tout à fait au même degré qu'Audran, la science du clair-obscur, la vigueur et la transparence des tailles, le moelleux du modèle, mais ses touches atteignent parfois dans les dégradés une exquise délicatesse rarement égalée et pour ainsi dire jamais surpassée.

Pour nous résumer, dans l'ensemble, l'opinion si élogieuse que les contemporains de Le Clerc eurent de lui, semble résister à l'épreuve du temps : réellement, c'est un grand artiste. D'ailleurs, dans son magnifique et monumental ouvrage « l'Histoire illustrée de la Gravure en France », M. Courboin, qui est sans doute l'homme le plus compétent de nos jours en cette matière, n'a pas reproduit moins de 5 planches de Sébastien Le Clerc, et ce chiffre, relativement important, met bien, dans la pensée de l'auteur, notre compatriote à une place de choix parmi les maîtres de la gravure en France.

Nous devons signaler ici que la Bibliothèque de notre ville est particulièrement riche en œuvres de Sébastien Le Clerc. Dans cette collection — une des plus belles certainement qui existent — sont

(1) Page 307.
(2) Page 189 — note 2.

Digitized by Google

représentés 400 environ des sujets traités par Le Clerc ; et comme certains comportent 20 à 30 planches, c'est un ensemble de plus de 1500 estampes, non compris ce qui est en double ou en triple. C'est surtout à des dons de MM. le baron de Salis, Migette Victor Jacob et Marchant que la Bibliothèque est redevable de ces richesses ; les donateurs ont malheureusement presque tous spécifié que les pièces de leur collection devraient rester groupées, ce qui rend tout classement méthodique d'ensemble fort difficile sinon impossible.

En outre, au Musée de la ville sont exposés (salle du XVIIIe siècle) 2 dessins à la plume de Le Clerc, sorte de maquettes de gravure. L'un de ces 2 dessins est fort beau. Il permet d'établir la manière dont Le Clerc préparait son travail de gravure en étudiant d'abord sur le papier et à l'encre de Chine l'éclairement et par suite les ombres à réaliser plus tard sur la planche de cuivre.

La collection, presque complète, des œuvres de Sébastien existe, bien entendu, à la Bibliothèque nationale. En outre, les cartons du Musée du Louvre contiennent un certain nombre de dessins inédits de Sébastien Le Clerc. Les critiques d'art se montrent actuellement très friands de ces esquisses ou croquis de maîtres où ils trouvent de véritables révélations sur les procédés et la manière de l'artiste. Nous devons à l'amicale obligeance de M. Jean Guiffrey, le très distingué conservateur de la peinture au Louvre, la communication des dessins de Le Clerc : ils sont au nombre de 21, dont nous pouvons donner aux amateurs la description exacte. Ce qui est tout à fait remarquable dans ces esquisses, c'est la façon large dont les

Digitized by Google

sujets sont traités, à très grands coups de plume, sans la moindre hésitation et presque sans retouches. On y sent une sûreté de main réellement étonnante.

Avant de terminer, nous voudrions encore montrer rapidement un côté de Sébastien que ses biographes n'ont pas assez mis en évidence : ses qualités pédagogiques. Professeur, il l'était dans la moelle de ses os : il a commencé à professer, nous l'avons vu, quand il avait 10 ans : il a continué jusqu'à la veille de sa mort.

On a de lui de nombreux ouvrages didactiques; entr'autres la Petite et la Grande Géométrie, un « Discours touchant le point de vue » de 1679 devenu en 1712 le « Système de la Vision », curieuse étude d'optique où il se montre sur plusieurs points un précurseur de la science moderne. Un traité manuscrit de perspective résumant les leçons de Le Clerc a été légué par le baron de Salis à la Bibliothèque de la ville. En 1701, parut la 2e édition de l'ouvrage d'Abraham Bosse : elle était augmentée de la « Nouvelle manière dont se sert M. Le Clerc, graveur du Roy », preuve de l'originalité de Sébastien en cette matière. De 1706 date le « Nouveau système des mondes » qui est une incursion dans le domaine de la cosmographie. Un peu avant sa mort parut, un traité d'architecture en 2 volumes (1). Enfin, même après sa mort, son gendre Edme Jaurat, libraire et graveur, publia en 1790 un Traité de Perspective « selon la méthode de M. Le Clerc ».

Quelle variété, Messieurs, quelle étendue de

(1) Ouvrage apprécié dont le dernier catalogue du libraire Rémy à Nancy demande 250 fr.

Digitized by Google

connaissances ! — et l'auteur de tous ces doctes ouvrages scientifiques est, ne l'oublions pas, un homme dont la fécondité *artistique* a été telle qu'on en reste encore aujourd'hui confondu.

Quant à son enseignement verbal, Le Clerc le donna d'abord à l'Académie de peinture où pendant vingt ans il professa devant les jeunes artistes la géométrie et la perspective. Tout comme à l'Académie de Metz, les académiciens, dans leurs séances, devaient à tour de rôle exposer à leurs collègues un sujet de leur choix. Cette partie de leurs attributions leur semblait un peu lourde : Colbert et Le Brun, le président, durent plus d'une fois les rappeler à l'ordre (1). Et, peut-être, là encore, peut-on aussi trouver avec l'Académie de Metz quelques... discrètes analogies... En tout cas, le laborieux Sébastien n'est certainement pas de ceux qui s'exposèrent aux observations de Colbert.

Quelle était, on peut se le demander, la valeur intrinsèque de cet enseignement de la perspective, donné par Le Clerc et qui paraît bien l'avoir passionné ?

Sans remonter à l'antiquité, ces questions de perspective avaient vivement préoccupé les maîtres italiens du XVII^e^ siècle, entr'autres Brunelleschi, Masaccio et surtout Paolo Uccello. Ce dernier y consacra ses jours et ses nuits et, raconte-t-on, quand sa femme l'invitait le soir au sommeil, il se contentait de lui répondre : « Oh ! che dolce cosa e questa prospettiva ». Ce qui, compte tenu des charmes de la perspective, nous laisse tout de

(1) *Hist. de l'Art*, André Michel. Tome VI, 2^e^ partie, page 521.

Digitized by Google

même un doute sérieux sur ceux de la signora Uccello.

En France, c'est seulement vers la fin du XVIe siècle que nous voyons avec Jean Cousin apparaître les premiers ouvrages didactiques sur la perspective. Descartes et Pascal s'occupèrent de la question et leurs conceptions recueillies par le géomètre Desarges furent ensuite mises en lumière par l'ouvrage d'Abraham Bosse. C'est à ce moment que Le Clerc vint apporter à la solution du problème sa contribution personnelle.

Sans doute, comme le remarque M. Charles Blanc (1), les leçons de tous ces maîtres procédaient beaucoup de l'empirisme et contenaient surtout des résultats affirmés. C'est seulement l'illustre Monge qui, s'appuyant sur la géométrie descriptive découverte par lui, a pu établir la démonstration rigoureuse de la perspective.

C'est indiscutable. Mais l'enseignement donné à l'Académie de peinture et à l'Ecole des Gobelins — dont nous dirons plus loin quelques mots — n'en eut pas moins une répercussion des plus heureuses sur l'art du dessin au XVIIe siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de feuilleter et d'étudier, même avec des yeux de profane, une suite chronologique d'estampes des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Les fautes de perspective d'abord grossières au XVe, vont en s'atténuant progressivement au XVIe et surtout au début du XVIIe siècle : quelques très grands maîtres semblent tracer la voie. Mais c'est seulement vers la deuxième moitié du XVIe siècle que les artistes semblent *tous* — et c'est là le point impor-

(1) Grammaire des Arts du dessin, page 505.

Digitized by Google

tant — en possession de règles précises pour situer les différents plans et donner aux objets éloignés leurs exactes proportions apparentes. Cette époque a donc bien marqué un progrès considérable dont Le Clerc fut par son enseignement un des meilleurs ouvriers.

Il reste un des apôtres de cette science difficile de la perspective que son dévouement désintéressé et ses remarquables dons pédagogiques contribuèrent à divulguer de son temps.

En dehors de l'Académie de peinture, c'est surtout aux Gobelins que Le Clerc prodigua son enseignement verbal.

Le mot de Gobelins évoque immédiatement l'idée d'une manufacture de tapisseries : en réalité, ce fut au XVIIe siècle, sous l'impulsion créatrice de deux merveilleux organisateurs, Colbert et Le Brun, une institution beaucoup plus importante. Conformément au plan que, sur les directives du Roi, s'étaient tracés ces deux hommes, les Gobelins, « Manufacture royale des meubles de la Couronne » — tel était le titre officiel — devinrent, dit M. Paul Cornu (2), une grande école d'art décoratif où on produisait toutes les œuvres de sculpture sur bois, d'orfévrerie, de gravure, de bronze, de mosaïque, etc., que nécessitaient les installations royales. Soixante jeunes gens, après avoir reçu une instruction générale dans les arts du dessin, devaient être distribués ensuite, suivant leurs aptitudes spéciales, entre les ateliers particuliers ou être dispersés dans tout le royaume pour y diffuser les principes du goût régnant. C'est bien là, affirme M. Jacques

(2) Les Styles à la portée de tous.

Digitized by Google

Boulenger (1), que s'élabora vraiment le style Louis XIV, et M. Emile Bayard (2) souligne le miracle de cette unité de commandement où il trouve la démonstration d'un style engendré dans la discipline et non plus dans la liberté d'expression. Cette école des Gobelins, dont l'organisation et le fonctionnement mériteraient d'être plus connus, eut donc à l'époque — on ne saurait trop insister sur ce point — une influence artistique considérable, prépondérante même (3).

De la vie qu'on menait alors aux Gobelins, le comte H. de Laborde, de son vivant secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, nous a brossé un tableau charmant (4), qui évoque le souvenir des jardins de Saint-Marc à Florence au temps de Laurent de Médicis. Les débutants y travaillaient à côté de maîtres en renom, profitant de leur expérience et de leurs incessantes leçons: une émulation extraordinaire stimulait la continuité des efforts.

Quel fut au juste aux Gobelins le rôle de Sébastien Le Clerc ? Il y professa d'abord pour tous les élèves pendant plus de 30 ans le dessin et la perspective : une heure, au moins, de ses journées si bien remplies était, nous le savons, consacrée à son enseignement. Dès 1673, il grava pour ses

---

(1) « Histoire de France racontée à tous », de Funk-Brentano, le Grand Siècle, page 387.

(2) L'Art de reconnaître les meubles anciens, page 133.

(3) Il est peut-être permis de regretter que dans son bel ouvrage récent sur les Gobelins, M. Maurice Fenaille ait limité ses recherches à la manufacture de tapisserie.

(4) Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, « La Gravure », p. 195.

Digitized by Google

élèves une série de planches intitulées : « Figures d'académie pour apprendre à dessiner ».

En outre, il était spécialement chargé d'enseigner la technique de la gravure. Car Colbert et Le Brun auraient applaudi, s'ils avaient pu la connaître, la jolie formule de Renouvier : « L'art est une fleur qui pousse sur le métier », et ils voulaient avant tout créer une école de bons graveurs de métier. Ils y réussirent, d'ailleurs. Quelles leçons tous ces jeunes gens, ardents travailleurs, ne pouvaient-ils pas tirer de leur étroit et perpétuel contact avec ce Maître à l'activité inlassable, toujours prêt à leur révéler les secrets de son art et à faire, burin ou pointe en main, la démonstration de ses leçons théoriques ?

Et pour en finir avec ce rôle pédagogique de Sébastien, tant à l'Académie de peinture qu'aux Gobelins, nous ferons une fois de plus appel à la haute autorité de M. Courboin, qui déclare (1) : « *L'importance de Le Clerc au point de vue de l'enseignement technique a été considérable.* »

Messieurs, cette communication sur Sébastien Le Clerc devait au début, dans ma pensée, être beaucoup plus courte. Mais, à vivre un peu avec lui, je me suis senti en si bonne, en si *plaisante* compagnie, qu'involontairement, j'ai prolongé le tête-à-tête et je dois m'en excuser, puisque c'est vous qui venez d'en subir les conséquences.

Sur les instances de notre si distingué collègue, M. Clément, la ville de Metz vient de donner à l'une de ses nouvelles rues le nom de Sébastien Le Clerc : c'est le moins qu'on pouvait faire. Mais,

(1) *Histoire illustrée de la Gravure en France*, 2e partie, page 5.

Digitized by Google

peut-être, me permettrez-vous de reprendre à mon compte, à 51 ans de distance, la conclusion du travail présenté à cette Compagnie par M. Meaume: « Ne peut-on pas, a-t-il dit, exprimer le vœu qu'un groupe de bons citoyens, à la tête desquels se placerait l'Académie de Metz, fasse placer dans sa ville natale le buste d'un artiste qui l'a honorée et est incontestablement sa plus grande illustration artistique. »

Car enfin, cet artiste, essentiellement probe, aux qualités plus solides que brillantes, laborieux et tenace, méprisant toute réclame et toute ostentation, fidèle dans ses amitiés, foncièrement discipliné, mais très fier, ne tolérant ni les restrictions à sa liberté, ni surtout les injustices ou les brimades, cet homme-là, Messieurs — nous pouvons le dire avec quelque fierté — mais il est bien de « cheux nous, nem donc » !

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
MEUBLE RUSTIQUE LORRAIN

PAR LE

Baron **de la CHAISE,** Membre titulaire.

La Lorraine est un vaste plateau : c'est là toute sa Géographie et presque toute son Histoire. De cette situation découlent, en effet, toutes les vicissitudes de sa formation historique, tous les traits du caractère de ses habitants, et pareillement toutes les lignes de leurs habitations et des objets usuels qu'ils y ont placés.

Privée de frontières naturelles, appuyée sur les Faucilles et les Vosges, et s'inclinant lentement vers l'Ardenne, encadrée de collines de faible relief, et parcourue par des fleuves, Meuse, Moselle, Meurthe qui y prennent leur source et qui ne peuvent encore servir de barrière, resserrée, d'autre part, entre le haut plateau aride du Luxembourg et les Vosges, placée enfin entre deux grandes contrées, la Germanie et la Gaule, toutes deux prospères et toutes deux combatives — l'ancienne Austrasie, la Lorraine actuelle, a été de tout temps le lieu de passage des invasions et le champ clos des rivalités de l'Europe occidentale.

Cette plaine élevée a été battue par le pas des armées, autant que par les vents violents qui ont dénudé ses sommets. Deux civilisations, celle de la Gaule latine, venue de l'Ouest, celle de la Germanie, accourant de l'Est, s'y sont heurtées en

Digitized by Google

champ clos depuis que la première route a été tracée à travers la forêt celtique. Ce long débat vient de passer par une crise que nous estimons décisive, mais les cris qui nous viennent de Germanie montrent que là-bas le dernier mot n'est pas dit, et que la Lorraine remplira longtemps encore son rôle de marche frontière de la civilisation latine.

Telle est, en effet, sa vraie destinée et le trait principal qui peut servir à déterminer son unité. Sur tous les points de ce vaste territoire, dans toutes les vallées qui le sillonnent du Sud-Ouest au Nord-Est — qui est aussi le sens du vent dominant — dans l'étroit fossé de la Meuse, dans la douce plaine de la Meurthe, dans les pittoresques méandres de la Moselle ou de la Nied, partout les habitations se sont réfugiées dans les plis du terrain, les villes se sont ceinturées de murailles, les rares châteaux se sont faits imprenables sur des sommets à pic, et pareillement le caractère de ses habitants toujours aux écoutes du pas d'une troupe ennemie, aux aguets de l'envahissement de son logis sinon de sa pensée, s'est replié sur lui-même, cachant son or et ses sentiments, bannissant le luxe et prisant le labeur comme le bien qui risquât le moins de lui être enlevé.

* * *

Parmi toutes ces invasions dont la liste serait longue et confuse, la plus terrible, parce que la plus rapprochée et frappant le pays au moment de sa plus haute prospérité, est celle des bandes qui foulèrent la Lorraine durant la Guerre de Trente Ans. C'est plus que ce laps de temps que

Digitized by Google

dura cet état effrayant, auquel même celui créé par la Grande Guerre ne saurait être comparé, et qui fut vraiment la mort de la Lorraine. A cette inondation obstinément répétée par les troupes suédoises venues du Rhin, les bandes de La Valette émergeant de la Champagne, les pillards de Gallas passant en Franche-Comté et les routiers du Duc Charles descendant des Vosges, seules les villes bien fortifiées résistèrent. Toute la campagne, sauf quelques coins de forêts, fut tondue, les maisons brûlées et leurs meubles jetés dans les flammes. De très fortes constructions purent seules survivre, mais l'on n'en sauva pas un meuble. C'est pourquoi il n'y a pas en Lorraine, sauf rares exceptions, un seul château féodal, ni même de la Renaissance, et dans les campagnes guère une seule église romane ni gothique. La Guerre de Trente Ans a tout balayé sur son passage.

* * *

Il y a donc un Meuble Lorrain, mais il ne remonte jamais au delà du XVIIe siècle, époque à laquelle, une fois gagnée la Guerre de Trente Ans, le génie français put s'épanouir librement en Lorraine, s'y étendre aux arts, comme aux armes, et où le style français fut et resta dominant dans toute la production du pays.

Par là, le Meuble Lorrain sera français d'aspect, mais il sera rustique d'autre part par sa destination et par ses origines. Pour les raisons indiquées plus haut, une fois passée la tourmente, les campagnes se repeuplèrent lentement aux dépens des villes désertées par les commerçants et les rentiers. C'est donc à la campagne que fut conçu et réalisé le

Digitized by Google

Meuble Lorrain et c'est aux usages campagnards qu'il a emprunté tous ses caractères. Or, notre aïeul paysan, aux environs de 1660, avait encore peu de confiance dans l'avenir, et par surcroît peu de besoins et peu d'amour du luxe. Il se meubla donc d'objets d'une utilité immédiate. Dans sa « bonne chambre », voire dans sa cuisine, il plaça un ou deux lits, une armoire pour son linge, un bahut pour ses provisions, quelquefois une crédence pour sa vaisselle, toujours une table à rallonges avec des bancs, un coffre à vêtements, et, plus tard, une horloge. Telle est la somme de tous les meubles que l'on trouve sur les inventaires de cette époque, et cette liste répondait si bien aux nécessités, qu'elle n'a pas changé jusqu'en 1860, à l'apparition du mobilier usiné en série.

Ce sont encore ces types de meubles qui ont été « habillés » différemment suivant les époques et les régions et qui sont si recherchés aujourd'hui.

* * *

L'habillement, pour les raisons indiquées plus haut, forme la principale différence d'un meuble à un autre, et, s'il varie naturellement avec la mode du jour, il le fait plus encore peut-être avec le goût dominant dans chaque région.

Le goût français vers 1660 avait triomphé, mais il était fatal, surtout avec les moyens de communication d'alors, qu'il ne pénétrât pas à la fois dans toutes les vallées de la Lorraine. Metz, d'accès facile, et française depuis 1552, l'adopta le plus tôt et avec le plus de faveur. Mais il y avait sur les Marches lorraines la civilisation alsacienne riche et cossue, l'influence rhénane lourde, raide et géo-

Digitized by Google

métrique, l'esprit de Trèves et du Luxembourg exubérant et contourné, voire le vent d'Ardenne, soufflant pauvre et froid. C'est pourquoi à travers toutes les époques, lits, armoires, vaisseliers et horloges témoignent invariablement de leur origine. Ceux de Metz sont français, mesurés et discrets. La Seille imitant sa voisine, la Meurthe, nous a transmis des décorations florales de faible relief. La Sarre, resserrée dans ses bois et ses étangs, habille ses meubles français d'une exubérante marqueterie géométrique. La Nied et la basse Moselle se réclament des ornements cossus du Luxembourg. Enfin arrivent parfois à travers les cols des Vosges de riches et pesantes armoires alsaciennes flanquées de colonnettes. En un mot, c'est là une phase de la lutte éternelle de l'esprit latin réalisant la conquête pacifique des esprits. Une revue des meubles le fera aisément saisir.

* * *

Le Lit lorrain authentique n'existe plus.

C'était à l'origine un meuble solidement construit, élevé au-dessus du sol, généralement à deux places, quoiqu'étroit et relativement court. Le Lorrain est de race trapue et ramassée. Les beaux lits anciens avaient des colonnettes, un baldaquin et des rideaux qui fermaient le tout pour la nuit. Au XIXe siècle, et déjà au XVIIIe on scia les colonnettes au ras des panneaux, pour les remplacer par des quenouilles ou des boules, et le Lit lorrain fut à jamais mutilé. Ce qui en reste montre encore de fort beaux panneaux sculptés, souvent avec le motif connu du coq, symbole de fécondité, et celui du cœur ou de la marguerite mystique. Les exemplaires s'en font de

Digitized by Google

plus en plus rares. Ce qu'on appelle aujourd'hui le « lit lorrain » est un lit d'angle en acajou ou en chêne, nettement dérivé du lit bourgeois de l'Empire, mais gardant encore toute la faveur de la population paysanne.

L'Armoire est le meuble le plus beau, le plus typique et le mieux conservé du mobilier lorrain. Il marque aussi avec le plus d'évidence le caractère monumental que les ouvriers d'autrefois savaient donner à leurs meubles. Nos aïeux, en effet, dressés à la sobriété et au réalisme, construisaient leurs instruments dans un but d'utilité immédiate et visible. C'est justement cette adaptation évidente à leur destination qui donne aux meubles lorrains leur silhouette harmonieuse et monumentale. Tant il est vrai que le décor ne doit être que le serviteur du besoin. L'armoire lorraine, conçue dans les pièces basses des logis paysans au XVIIe siècle, fut donc à l'origine trapue et carrée. Les rares exemplaires qui nous en viennent de la Renaissance montrent des décors géométriques, voire des colonnettes qui trahissent encore l'influence allemande. La victoire et la paix française apportant la sécurité et la prospérité dans la vie campagnarde, l'armoire lorraine, dès Louis XIV, entre en plein épanouissement. Elle s'allonge, ses portes s'amincissent et elle se coiffe d'une importante corniche. Le style Louis XV lui apporte les courbes harmonieuses de ses panneaux de portes, lesquels, sous le gouvernement paisible du duc Léopold, rencontrèrent en Lorraine une telle faveur, qu'ils disputèrent longtemps la place aux panneaux du genre antique.

Parallèlement son utilisation éprouvait au cours

Digitized by Google

des habitudes une transformation sensible. L'armoire des pauvres gens de 1660 ne convient qu'au linge et est, en conséquence, une suite d'alvéoles serrées. Souvent elle manque de tiroirs. Ceux-ci n'apparaissent que timidement et en conformité étroite des panneaux. L'armoire du temps de Léopold, svelte et élégante, expose fièrement sur de larges étages sa belle et nombreuse lingerie. L'Armoire de l'Empire, enfin, relègue le linge au placard et se transforme en pendoir, ses tiroirs ne sont qu'un décor inutilisé et sa boîte élégante abrite les jupes de drap, puis les robes de laine et de soie.

Le premier Bahut du ménage lorrain contenait les provisions périssables et la vaisselle. Comme l'armoire de cette époque, il était trapu et carré, le corps du dessus légèrement en arrière et à plat sans pieds. Il eut très tôt comme frère le vaisselier, qui n'est qu'un bahut surmonté d'une crédence. Le Lorrain de 1660 avait peu de vaisselle à y placer. Il exagérait donc la hauteur du corps du bas, ce qui produisit ces vaisseliers trapus au ventre proéminent et à la tête écrasée, aujourd'hui relégués dans les dépendances. La mode française l'allongea, le dota des fameux panneaux Louis XV, lui donna des pieds cambrés, un plus grand nombre de portes, et quelquefois une série de tiroirs au milieu, voire une boîte d'horloge. Il existe enfin, parmi les derniers sortis, de très beaux spécimens au ventre bombé, et aux étages de la crédence suivant également ce mouvement.

L'Horloge lorraine, toujours à pieds, réfugiée dans un coin de la pièce comme une vieille dame montrant au-dessus de sa robe à gaine un visage

Digitized by Google

éclatant, est le meuble le plus personnel et le plus varié du mobilier lorrain. D'abord fruste et ornée de naïfs bossages, elle s'humanise en même temps que l'armoire, prend de la sveltesse et des pieds cambrés, s'orne de panneaux bombés et de cuivres délicats, et finit souvent sous l'Empire par de touchantes fantaisies rappelant la Croix de la Légion d'Honneur.

Au milieu de la chambre lorraine, s'érigeait la Table dont les spécimens, encore fréquents grâce à leur robustesse, portent toujours le nom de « table lorraine ». C'est un plateau de bois épais porté par des pieds robustes, quelquefois tournés, ou en colonnes, posés sur des boules. De fortes traverses unissent l'ensemble. Presque toujours de doubles volets sont ménagés sous le plateau, qui étaient tirés ou rabattus en manière de rallonges. A côté de ce type quasi immuable, le XVIIIe siècle a fait éclore une table plus légère, aux pieds cambrés et terminés par des sabots de biche, qui était dans la maison lorraine la seule note élégante.

Les tables anciennes étaient flanquées de bancs. Plus tard elles furent entourées de chaises dont le type petit, étroit, carré et dur, se réclame ouvertement de la Renaissance. Il y avait aussi un mobilier garni de paille, dont les chaises droites et raides se voient encore à la Cathédrale de Metz et dont les fauteuils larges et bas servaient surtout aux travaux de la cuisine. Le dossier de ce mobilier fut promptement orné des petits sujets symboliques chers à nos aïeux et qui ne sont d'ailleurs pas spéciaux à la Lorraine.

Quant au Coffre, le meuble le plus ancien de

Digitized by Google

tous les pays, sa forme est quasi immuable. Solidement charpenté en chêne et quasi indestructible au feu, il est invariablement garni des lourdes poignées qui servent depuis un temps immémorial à le transporter à l'abri en cas d'invasion. Combien de ces vieux coffres, bourrés à la hâte du linge et des objets précieux du ménage, n'ont pas été hissés au cours de la guerre récente sur le chariot de l'exil, trop petit pour contenir outre les femmes et les enfants les meubles cossus de la maison lorraine !

* * *

Ce caractère de pérennité et de stabilité, ce désir de traverser les invasions pour recréer un foyer nouveau, tels sont bien les deux caractères typiques de la mentalité lorraine. Elle s'est fixée au genre français qu'elle avait définitivement adopté depuis la Guerre de Trente Ans, et les quarante ans de germanisation imposés à la Lorraine annexée en 1871 n'ont fait dans son goût et dans le choix de ses meubles qu'une insignifiante impression. Les quelques spécimens lourds et géométriques importés par les immigrés allemands n'ont pas survécu à la victoire française. Il serait à souhaiter cependant que la mode parisienne, si répandue aujourd'hui dans les riches campagnes lorraines, y apportât autre chose que le mobilier de luxe usiné en série dans la capitale. Une orientation nationale nouvelle imposée à notre style serait ici la plus sûre propagande. C'est à quoi doivent tendre à la fois tous les amis de l'art français et tous ceux qui cherchent à faire briller la vie française en Lorraine.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MARÉCHAUX DE CAMP DE PANGE

PAR LE

Général **DENNERY**, Membre correspondant.

Les anciennes familles de l'ancienne monarchie, appartenant à la Moselle, ont toujours tenu à honneur d'avoir beaucoup de leurs membres dans l'armée. Dans certaines de ces familles, les traditions, comme les mérites ont fait qu'elles ont présenté parfois de véritables dynasties d'officiers généraux. Pour n'en citer que quelques-unes, nous mentionnerons les familles de Chérisey et de Faultrier qui ont fourni chacune quatre officiers généraux à la France, et les familles Perrin, Goullet de Rugy, d'Hunolstein, de Loyauté et de Pange qui en ont fourni deux.

Nous n'aurions donc que l'embarras du choix pour honorer ces familles dont beaucoup de descendants sont encore dans l'armée. Notre choix s'est arrêté pour cette fois sur la famille de Pange, alliée à celle de l'illustre maréchal Lobau.

Des deux officiers généraux qui ont appartenu à cette famille, l'un, le maréchal de camp, chevalier Thomas de Pange de Domangeville, prit une part des plus glorieuses aux guerres du règne de Louis XV; le second, le maréchal de camp marquis Thomas de Pange, chevalier de Songy, fut un des brillants chefs de corps des gardes d'honneur de la fin du premier Empire et a eu à son actif un

Digitized by Google

fait d'armes des plus remarquables lors de la bataille de Hanau, en 1813.

Nous allons donner, dans les lignes qui vont suivre, quelques détails sur les carrières de ces deux officiers généraux.

Maréchal de camp chevalier Thomas DE PANGE DE DOMANGEVILLE (1726-1774).

Le maréchal de camp Thomas de Pange de Domangeville, Jean-Baptiste-Benoît, oncle du maréchal de camp marquis Thomas de Pange, qui fait l'objet de la notice qui suit celle-ci, est né à Metz le 14 décembre 1726. Cet officier général a été plus connu sous le nom de Thomas de Domangeville, nom qui provient d'une terre voisine de Pange, dépendant du Pays Messin, tandis que Pange ne relevait que de la Lorraine. Plus tard il porta le titre de chevalier, baron de Mareuil, du nom de la terre de Mareuil, près de Reims, qui lui était échue en héritage de son père, le marquis de Pange ; il porta aussi les titres de vicomte d'Ay et de vicomte d'Avenay.

Thomas de Domangeville entra au service le 5 mai 1748, comme cornette au régiment de cavalerie de La Rochefoucauld ; il y fit la campagne des Pays-Bas, au cours de la guerre de la Succession d'Autriche, et le 21 juin de la même année, il fut nommé capitaine et reçut le commandement d'une compagnie. Cette compagnie ayant été supprimée à la fin de la guerre, il fut mis, le 4 octobre 1748, en position de réforme. Mais dès le mois de septembre 1749, il fut appelé à des fonctions

Digitized by Google

THOMAS DE PANGE DE DOMANGEVILLE

UNIV. OF MICH.

Digitized by Google

Digitized by Google

d'état-major et nommé maréchal des logis des armées du roi, il reçut dans cette position le rang de mestre de cavalerie, c'est-à-dire de commandant de régiment, le 1er novembre 1750.

Le 1er mars 1757, Thomas de Domangeville fut nommé aide maréchal général des logis de l'armée d'Allemagne, fonction analogue à celle des aides-majors généraux des armées actuelles. Ce fut en cette qualité qu'il fit la guerre de Sept-Ans et participa à toutes les actions de guerre qui signalèrent cette période d'hostilités et au cours de laquelle il fut créé brigadier des armées du Roi le 20 février 1761 et maréchal de camp le 25 juillet 1762. Dès le 7 janvier 1754, en raison de ses brillants services, le roi lui avait remis de sa main, à Versailles, la croix de chevalier de Saint-Louis.

Le maréchal de camp Thomas de Pange de Domangeville avait épousé en 1761 la dernière héritière d'une puissante famille d'Auvergne, Mlle de la Roche-Vernassal, ce qui ajouta à ses titres celui de seigneur de Vernassal.

Après avoir quitté prématurément le service actif, Thomas de Domangeville vécut retiré au château de Mareuil, près Reims; il y mourut le 29 août 1774, à l'âge de 48 ans et fut inhumé dans l'église de Mareuil, où se trouvent encore sa pierre tombale et celle de sa femme.

Le maréchal de camp Thomas de Pange de Domangeville était l'arrière-grand-oncle de M. le marquis Thomas de Pange, ancien officier supérieur d'artillerie, et de M. le comte Thomas de Pange, ancien sous-lieutenant de la garde mobile de la Moselle en 1870.

Digitized by Google

Maréchal de camp marquis Thomas DE PANGE (1770-1850).

Le maréchal de camp marquis de Pange Marie-Jacques Thomas, qui appartient à la Moselle, est né accidentellement à Paris le 29 août 1770 ; il était le plus jeune des trois fils de François Thomas, marquis de Pange, Grand-Bailly d'Epée de la ville de Metz, et de Jacques-Renée-Philippe d'Epinay. Il fut aussi, par le mariage de sa sœur d'un premier lit, le beau-frère du comte de Bercheny, qui organisa le célèbre régiment de hussards de ce nom, devenu actuellement le 1er hussards.

Jacques de Pange fut créé chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem le 6 novembre 1770, à l'âge de 3 mois, par bref de minorité du grand-maître de l'Ordre de Pinto. A 15 ans, le 1er décembre 1785, il fut admis aux gendarmes de la garde. Il portait alors le nom de chevalier de Songy, du nom d'une terre appartenant à sa mère et c'est sous ce nom qu'il fut admis comme sous-lieutenant au régiment de hussards de Bercheny, où il devint capitaine le 23 décembre 1789. A ce moment, ses deux frères aînés Louis et François de Pange servaient également dans ce régiment comme capitaines. Le 1er avril 1791, Jacques de Pange fut nommé aide de camp de son oncle le général marquis de Thumery, et quand le régiment de Bercheny émigra jusqu'en entier sous la conduite de son chef, il émigra aussi en juin 1791. En émigration, il fit, à l'armée des princes, les campagnes de 1792 à 1795 et fut capitaine dans le régiment de Rohan.

En 1795, il rentra en France, après la mort de

Digitized by Google

MARQUIS DE PANGE

UNIV OF MICH.

Digitized by Google

Digitized by Google

ses deux frères qui avaient été intimement liés avec André Chénier ; il quitta alors le nom de chevalier de Songy, pour celui de marquis de Pange dont il était le seul héritier. Après de nombreuses démarches et diverses péripéties, il fut seulement rayé le 1er février 1799 de la liste des émigrés ; il rentra alors en possession de ceux de ses biens qui n'avaient pas encore été aliénés et notamment du château de Mareuil-sur-Ay, puis il s'installa au château de Pange, qu'il fit remettre en état et fut élu conseiller général de la Moselle. Le 27 septembre 1809, il épousa Mlle de Caraman.

Quand Napoléon Ier attira à lui un certain nombre d'anciens émigrés, Jacques de Pange fut nommé chambellan de l'Empereur le 21 décembre 1809, en même temps que MM. de Noailles, de Grammont-Caderousse et de Beauvau ; le 22 octobre 1810, il fut créé comte de l'Empire. En 1812, le chambellan de Pange fut appelé à accompagner l'Empereur et l'Impératrice à Dresde, à la réunion des souverains ; au retour d'Allemagne, au mois de juin, il reçut l'Impératrice à son château de Pange, où furent données de brillantes fêtes. Quand Napoléon fut revenu de la malheureuse campagne de Russie, il accompagna le souverain à Fontainebleau, à l'occasion des négociations relatives au Concordat avec le pape Pie VII.

Depuis les événements de 1812, le marquis de Pange avait repris du service militaire et avait été nommé colonel des gardes d'honneur du département de la Moselle. Le 7 avril 1813, au moment où l'on réunissait à Mayence toutes les gardes d'honneur pour les former en régiments, Jacques

Digitized by Google

de Pange fut nommé colonel-major du 2e des quatre régiments que l'on formait avec elles. Dans son régiment furent compris quelques gardes d'honneur italiens et parmi ces derniers figura le comte Mastaï Ferreti, qui devait devenir plus tard le pape Pie IX.

Le marquis de Pange fit, comme colonel des gardes d'honneur, les campagnes de la Grande Armée de 1813 et 1814, en Saxe et en France. Le 2e régiment, qu'il commandait, fut particulièrement cité pour sa belle conduite aux batailles de Leipzick et de Hanau, ainsi qu'aux affaires qui eurent lieu lors du passage du Rhin et de l'invasion de la France par les armées étrangères.

Après la bataille de Leipzick, en effet, et la pénible retraite vers le Rhin, marquée par les étapes de Gotha, Eisenach, Hüngfeldt, Fulda et Schlutten (92 lieues), l'armée tomba dans le guet-apens de de Wrède, à Hanau, au débouché de la forêt de Lamboï, au nord-est de Hanau, sur la Kuntzig : « C'était de Wrède, dit le général de Ségur dans « ses mémoires, avec 50.000 Austro-Bavarois. Ainsi « que le commun des malfaiteurs, ce feld-maréchal « attendait Napoléon au coin de ce bois, pour « s'élancer sur sa défaite et achever son infortune. « C'était un guet-apens des plus odieux ; tout y fut « conforme, ses premiers coups en dénoncèrent « l'exécution. » On connaît les détails de cette affaire d'Hanau où Wrède reçut la juste punition de ses agissements et encaissa, d'un corps bien inférieur en nombre, une rude leçon qui assura la retraite de l'Empereur jusqu'à Mayence. Mais il avait eu affaire à Drouot, l'incomparable artilleur, au tenace et avisé Macdonald, aux grenadiers de

Digitized by Google

la vieille garde avec Curial et Friant, aux admirables escadrons de grenadiers à cheval de la garde, avec leur chef Laferrière-Levèque, enfin aux gardes d'honneur, qui secondèrent si bien ces derniers. Laissons parler encore à ce sujet le général de Ségur, dans ses mémoires si documentés : « A la « vue de nos grenadiers à cheval et de nos ca- « nons qui débouchaient de la forêt de Lamboï, « contre son centre, de Wrède, s'apercevant qu'il « était dans une position aussi dangereuse que « celle où il avait voulu mettre l'Empereur, opposa « à notre effort un effort triple. Aussitôt ses ca- « nons éclatèrent, son centre chargea, sa cavalerie « surtout, et nos grenadiers furent ramenés sur « nos pièces. Déjà même Drouot et ses canonniers, « le sabre et le mousqueton au poing, étaient « contraints à les défendre. Le danger était grand; « les grenadiers à cheval, de plus en plus pressés, « revenaient en désordre. Dans ce redoublement « de confusion, la poursuite de l'ennemi qui les « talonnait, son infanterie qui s'approchait, les bou- « lets, qui brisaient les arbres, tout allait faire de « cette forêt le lieu d'un dernier désastre. Ce fut « à ce moment que Saluces et d'Andlau, à la tête « de 400 cavaliers des gardes d'honneur, débou- « chèrent de la forêt. Excelmans, démonté par un « boulet, se trouvait là; il leur montra le danger « Aussitôt, les gardes d'honneur, formés en bataille, « s'avancèrent ; ils chargèrent au trot, leurs che- « vaux, exténués, ne pouvant mieux faire, mais si « fièrement, qu'à leur aspect le double désordre « de la défaite des nôtres et de la poursuite de « l'ennemi s'arrêta. Les grenadiers à cheval re- « poussés se rallièrent au cri de : « Vivent les

Digitized by Google

« gardes d'honneur ! » et leurs vainqueurs étonnés, « reculant, lâchèrent pied. »

Le 28 décembre 1813, le colonel de Pange fut fait chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de l'Ordre de la Réunion.

A l'abdication de Napoléon et à la rentrée des Bourbons, il fut admis comme lieutenant à la 2e compagnie des mousquetaires le 1er juillet 1814, fut fait chevalier de Saint-Louis le 22 août suivant et le 23 du même mois fut élevé au rang de maréchal de camp.

Démissionnaire du grade de lieutenant de mousquetaires lors du retour de Napoléon de l'Ile d'Elbe, le 20 mars 1815, de Pange s'éloigna de Paris et se retira à la campagne. Le 1er juillet 1815, il fut nommé maréchal de camp titulaire, au retour de Louis XVIII. Il reçut, le 8 août suivant, le commandement du département de l'Ardèche et le 22 mai 1816 celui du département du Gard, à Nîmes, succédant au général Lagarde, qui venait d'y être assassiné. Il sut, par sa prudence et sa fermeté, y maintenir l'ordre et la tranquillité et fut félicité à ce sujet par le ministre de la guerre. Le 12 août 1817, il reçut le commandement des trois départements du Gard, de la Lozère et de l'Ardèche, dans la 9e division militaire, et fut, à la réorganisation de l'état-major général, en 1818, compris dans le cadre d'activité de l'état-major général de l'armée.

Créé pair de France le 5 mars 1819, il fut fait officier de la Légion d'honneur le 18 mars 1820, commandeur du même ordre le 1er mai 1821 et reçut un mois après le commandement de la subdivision de la Meurthe. En 1820, il avait présidé le collège électoral du Gard.

Digitized by Google

Après les événements de 1830, le gouvernement de la Monarchie de Juillet plaça le maréchal de camp de Pange, le 22 mars 1831, dans le cadre d'activité de l'état-major général ; deux ans après, en janvier 1833, il passa dans le cadre de réserve et, le 1er août 1835, dans le cadre de vétérance. La réorganisation de l'état-major général d'août 1836 le fit placer en non-activité. Puis la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur lui fut attribuée le 30 mai 1837 et il fut replacé dans le cadre de réserve le 15 août 1839. Enfin, le gouvernement de la République de 1848 accorde sa retraite au général de Pange, avec une pension de 4000 fr. Retiré à son château de Pange, il y mourut le 5 octobre 1850, à l'âge de 80 ans. D'une droiture à toute épreuve, de sentiments très élevés, on a pu dire de lui qu'également éloigné de la fidélité aveugle de son frère Louis pour l'ancien régime et de l'excessif engouement de son frère François pour les idées nouvelles, il fut un des serviteurs les plus dévoués de la Restauration et fut surtout un bon serviteur de la France.

Le maréchal de camp marquis de Pange avait eu un fils et quatre filles de son mariage avec Mlle Elisabeth-Victoire-Charlotte-Henriette Riquet de Caraman. Ses quatre filles contractèrent des alliances dans les familles de Bourcier, de Villers, Marescalchi, de Latour-Maubourg et de Caraman. Son fils, Marie-Anne-Maurice marquis de Pange, avait épousé la fille du maréchal de France Mouton, comte de Lobau, de laquelle il eut deux fils et deux filles. L'aîné de ces deux fils, le marquis Marie-Jean-Charles-Adolphe de Pange, actuellement retiré du service, a été officier supérieur d'artil-

Digitized by Google

lerie, officier de la Légion d'honneur et attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne ; il a eu cinq fils dont deux ont été officiers; un de ses autres fils est entré dans la carrière diplomatique et un autre est sorti breveté de l'Ecole des Chartes.

Digitized by Google

LISTE

DES

MEMBRES DU BUREAU DE L'ACADÉMIE

DEPUIS 1819 JUSQU'A 1925

L'astérisque indique les membres vivants.

Années	*Présidents :*	*Secrétaires :*	*Secr.-Arch. :*	*Trésoriers :*
—	MM.	MM.	MM.	MM.
1819-20	De Sarrazin	Herpin	..	Saincère
1820-21	Gorcy	id.	..	id.
1821-22	Bergery (1)	id.	..	Chaumas
1822-23	Thiel	id.	..	Anspach
1823-24	Poncelet	Devilly	..	Dosquet
1824-25	Sérullas	id.	Thiel	Cailly
1825-26	Bergery (2)	id.	Renault	Anspach
1826-27	Renault	Bergery	Bardin	Woisard
1827-28	Dosquet	id.	Munier	Chambille
1828-29	Bardin	id.	id.	id.
1829-30	Bon Marchant	id.	id.	id.
1830-31	Chaumas	Dosquet	Renault	Didion
1831-32	Bergery (3)	id.	id.	Bardin
1832-33	Gosselin	id.	id.	Munier
1833-34	Bergery (4)	Lasaulce	Simon V.	Le Masson
1834-35	Le Masson(1)	De Saulcy F.	id.	Marchal
1835-36	Bergère (1)	Gosselin	id.	id.
1836-37	Faivre	Macherez	id.	Munier
1837-38	Le Masson(2)	Gosselin	id.	id.
1838-39	Didion	Desains	id.	id.
1839-40	Culmann (1)	Bégin	id.	id.
1840-41	Lucy	La Bastide	id.	id.
1841-42	Mézières	id.	id.	id.
1842-43	Culmann (2)	Livet	id.	id.
1843-44	Malherbe (1)	id.	id.	id.
1844-45	Bergère (2)	De St-Vincent	N.	id.
1845-46	Simon V. (1)	Blanc	Clercx	id.
1846-47	Michel E. (1)	Robert	id.	id.
1847-48	Malherbe (2)	Prost Aug.	id.	id.
1848-49	Michel E. (2)	Boulangé	id.	id.
1849-50	Malherbe (3)	Faivre	id.	id.
1850-51	Emy	De Saulcy E.	id.	id.
1851-52	Langlois	Jacquot E.	id.	id.
1852-53	Simon V. (2)	Grellois	id.	id.

Digitized by Google

Années —	*Présidents :* MM.	*Secrétaires :* MM.	*Secr.-Arch. :* MM.	*Trésoriers :* MM.
1853-54	Malherbe (4)	Grellois	Clercx	Munier
1854-55	De Sauley E. (1)	De Chastellux	id.	id.
1855-56	Jacquot E.	Vincenot	id.	Chabert
1856-57	Woirhaye	id.	id.	id.
1857-58	Susane	Du Colombier	id.	id.
1858-59	Salmon	De Bouteiller	id.	id.
1859-60	Scoutetten	id.	id.	id.
1860-61	Gl Didion	id.	id.	id.
1861-62	Leclerc	Bouchotte	id.	id.
1862-63	Mézières (2)	id.	id.	id.
1863-64	De Gérando	id.	id.	id.
1864-65	De Puymaigre	Michel E.	id.	id.
1865-66	De Bouteiller	Thilloy J.	Marcus	id.
1866-67	Raillard	id.	id.	De St-Martin
1867-68	Goulier	id.	id.	id.
1868-69	Michel E.	Cailly	id.	id.
1869-70	Grellois	id.	id.	id.
1870-71	Jacquot A.	Lejeune J.	id.	id.
1871-72	Virlet	Abel	id.	id.
1872-73	Maguin H.	Lorrain	id.	Fleck
1873-74	Fleck (1)	Taratte	id.	Demoget
1874-75	Orbain	Schuster	id.	Bellevoye
1875-76	Abel Ch.	id.	id.	id.
1876-77	De Sauley E. (2)	id.	id.	id.
1877-78	Cailly Ch.	Bérard A.	id.	id.
1878-79	De Winsback (1)	id.	id.	id.
1879-80	Bezançon P.	id.	*Gandelet	id.
1880-81	Fleck (2)	id.	Chartener	id.
1881-82	De Sauley F.	id.	id.	id.
1882-83	Chartener	id.	Friren A.	id.
1883-84	Fleck (3)	id.	id.	id.
1884-85	Benoit A.	id.	id.	id.
1885-86	De Winsback (2)	id.	id.	id.
1886-87	A. de Lazarque	id.	id.	id.
1887-88	Jacquemin R.	Ferrez E.	id.	id.
1888-89	Bérard A. (1)	id.	id.	Lametz
1889-90	Huber E. (1)	Box N.	id.	id.
1890-91	Ferrez Eug.	id.	id.	id.
1891-92	Fleck (4)	id.	id.	id.
1892-93	Bérard (2)	id.	id.	id.
1893-94	Vion H.	id.	id.	id.
1894-95	Huber E. (2)	id.	id.	id.
1895-96	Greff	id.	De Tinseau	id.
1896-97	Winsback (3)	id.	id.	id.
1897-98	Ferrez	*Paulus E.	id.	id.
1898-99	Box N.	id.	id.	id.
99-1900	Simon L. (1)	id.	*Choppé	id.

Digitized by Google

Années	*Présidents :*	*Secrétaires :*	*Secr.-Arch. :*	*Trésoriers :*
—	MM.	MM.	MM.	MM.
1900-01	V. de Tinseau	*Dr Meyer Jules	Codbat	*V. Prevel
1901-02	Lametz	*Choppé	id.	id.
1902-03	Ab. Collin (1)	*V. Prevel	id.	*Choppé
1903-04	*Paulus Eug.	id.	id.	id.
1904-05	Huber E. (1)	*Dr Foret	id.	id.
1905-06	C. Massing	Eug. Colon	*Welter	id.
1906-07	*V. Prevel	id.	id.	id.
1907-08	*Abbé Thorelle	id.	id.	id.
1908-09	*Choppé	id.	id.	Léonard
1909-10	*Prével (2)	id.	id.	id.
1910-11	Simon L. (2)	id.	id.	id.
1911-12	*Abbé Pelt	id.	id.	id.
1912-13	*Ab. Barthélemy	id.	id.	id.
1913-14	Ab. Collin (2)	*Maujean	id.	id.
1914-19	*Lamy	id.	id.	id.
1919-20	*Thorelle (2)	id.	id.	id.
1920-21	*de la Chaise	id.	id.	id.
1921-22	*Prevel (3)	id.	id.	*d'Arbois de Jubainville
1922-23	*Deville	id.	*Carrez	id.
1923-24	*Thorelle (3)	id.	id.	id.
1924-25	*Prevel (4)	id.	id.	id.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES

DES DIVERSES CLASSES DE L'ACADÉMIE

A la date du 1er Juillet 1925

Bureau de l'Académie.

MM.

Président d'honneur: le Préfet de la Moselle.
Président: VICTOR PRÉVEL.
Président honoraire: le chanoine THORELLE.
Vice-Président: LÉON BECK.
Secrétaire: LÉON MAUJEAN.
Secrétaire-archiviste: HENRI CARREZ.
Trésorier: P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Membres fondateurs et bienfaiteurs de l'Académie.

Le Maréchal de BELLE-ISLE, fondateur de la Société royale des sciences de Metz.

Le baron DE LADOUCETTE
Mlle BOUCHOTTE
M. PÊCHEUR
} fondateurs des prix de vertu.

M. HERPIN, fondateur du prix dit Herpin.

Membres honoraires.

MM.

1919. BARILLOT (LÉON), artiste peintre, hors concours, 29bis, rue Demours, Paris (17e).
1922. BAUDRILLART (Mgr), de l'Académie française.
1919. BOURGEOIS (Général), de l'Académie des Sciences, 59, avenue La Bourdonnais, Paris (7e).

Digitized by Google

1919. BRIEUX (Eugène), de l'Académie française, 26, rue Victor Macé, Paris (9e).

1924. CUREL (François de), de l'Académie française, château de Ketzing, par Gondrexange, ou 5, rue de Solférino, Paris (7e).

1919. COLSON (Léon-Clément), de l'Académie des Sciences morales et politiques, 139, boulevard Saint-Germain, Paris (6e).

1919. DURRIEU (Cte), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 74, avenue Malakoff, Paris (16e).

1919. FOCH (Maréchal), de l'Académie française, 52, avenue de Saxe, Paris (7e).

1919. FOURNIER (Amiral), de l'Académie des Sciences, 65, avenue Bosquet, Paris (7e).

1925. FRIANT (Emile), membre de l'Institut, 23, quai Ligier-Richier, Nancy.

1919. GIRAULT (Charles-Louis), de l'Académie des Beaux-Arts, 36, avenue Henri-Martin, Paris (16e).

1922. GRENTE (Mgr), évêque du Mans.

1919. HALLAYS (André), 55, rue de Varenne, Paris.

1919. HANNAUX (Emmanuel), artiste-sculpteur, 11, rue de Saint-Simon, Paris (7e).

1925. HINZELIN (Emile), directeur de la Marche de France, 10bis, rue Saint-Charles, Villemomble (Seine).

1922. LARDEMELLE (Général de), gouverneur de Metz.

1919. LAUDET (Fernand), de l'Académie des Sciences morales et politiques, 2, rue Grébauval, Paris (7e).

1919. MICHEL (Charles-Louis-André), de l'Académie des Beaux-Arts, 59, rue Claude-Bernard, Paris (5e)

1919. OMONT (Henri-Auguste), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 17, rue Raynouard, Paris (16e).

1900. PAQUET D'HAUTEROCHE (René), au Rucher, à Woippy (Moselle).

1919. PÉTAIN (Maréchal), de l'Académie des Sciences morales et politiques, 8, square Latour-Maubourg, Paris (7e).

1908. PIERNÉ (Henri-Constant-Gabriel), compositeur de musique, 8, rue de Tournon, Paris (6e).

1922. REBELLIAU (Alfred), membre de l'Institut.

1897. SCHEIL (R. P. J.-V.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 4bis, rue du Cherche-Midi, Paris (6e).

Digitized by Google

1922. STROWSKI (FORTUNAT), professeur à la Sorbonne.
1919. VEVER (HENRI), joaillier, 59, rue de la Boëtie, Paris (8e).

Membres titulaires.

MM.

1921. ARBOIS DE JUBAINVILLE (PAUL D'), archiviste départemental de la Moselle, O. I. ✪, 35 rue Mazelle.
1922. BAUDOUIN-BUGNET, ✲, vice-président au tribunal régional, 4, rue Maréchal-Pétain, Metz-Sablon.
1923. BECK (LÉON), O. I. ✪, proviseur du lycée, place Saint-Vincent.
1922. BLONDEAU (GEORGES), procureur de la République, 20, en Nexirue.
1919. BOMPARD (MAURICE), G. O. ✲, ambassadeur de France, sénateur de la Moselle, au château de Novéant.
1922. BOURGOIN, C. ✲, ingénieur général de l'artillerie navale du cadre de réserve, 13, boulevard Clémenceau.
1922. CARREZ (HENRI), professeur agrégé d'histoire au Lycée de Metz.
1921. CLÉMENT (ROGER), O. I. ✪, ⚜, Dr en droit, conservateur des musées et bibliothèque de la ville, 4bis, rue des Bons-Enfants.
1919. CUGNAC (comte DE), C. ✲, général de division du cadre de réserve, au château d'Aubigny, par Borny.
1920. DARTEIN (FÉLIX DE), G. O. ✲, ⚜, général de division du cadre de réserve, 35, rue Mazelle.
1920. DELAUNAY (RENÉ), O. I. ✪, directeur du conservatoire de musique, 19, quai Félix-Maréchal.
1921. DEVILLE (RAYMOND), O. ✲, O. I. ✪, lieutenant-colonel en retraite, maire de Plappeville.
1919. ETIENNE (CHARLES), O. I. ✪, principal du collège de Thionville.
1924. FLEUR (ELIE), ✪, bibliothécaire, bibliothèque municipale.
1901. FORET (ROGER-JOSEPH), avocat, ancien maire de la ville, 29, rempart Saint-Thiébault.
1911. FRANÇOIS (CHARLES), ✪, docteur en médecine, député de la Moselle, membre du Conseil général, maire de Delme.

Digitized by Google

1923. GERMAIN (Edmond), C. ✠, ✠, général de division du cadre de réserve, 14, boulevard Clémenceau.

1911. HACKSPILL (l'abbé Louis), docteur en théologie, 7, rue de Tivoli, Metz-Queuleu.

1923. HAMAN (le chanoine), ✠, supérieur du Petit-Séminaire, Montigny.

1925. HAUSHALTER (Georges), agronome diplômé, docteur ès sciences de l'Université de Nancy, Vigy.

1923. HIRSCHAUER, G. C. ✠, ✠, général de division du cadre de réserve, sénateur de la Moselle, impasse Pilâtre-de-Rozier, Versailles, et à Longeville.

1920. HUBER (Ernest), O. ✠, ✠, ✠, lieutenant-colonel en retraite, 43, rue Pétain, Metz-Sablon.

1925. KLIPFFEL (Lucien) (le commandant), 117, rue de Queuleu, à Queuleu.

1919. LA CHAISE (baron François de), ✠, 8, rue de la Garde.

1909. LEROND (Henri), ✠, instituteur en retraite, Destry par Brulange.

1909. MAUJEAN (Léon), ✠, professeur à l'École primaire supérieure, 23, rue de Strasbourg, Metz-Plantières.

1921. MOINET (Laurent-François), ✠, ✠, vice-président au Tribunal régional, 19, boulevard Clemenceau.

1900. PELT (Mgr Jean-Baptiste), évêque de Metz, place Sainte-Glossinde.

1899. PREVEL (Victor), ✠, ✠, ancien maire de la ville, 20, rue de l'Esplanade.

1920. THIRIA (Michel), ✠, peintre verrier, 50, place Saint-Louis.

1923. THIRIOT (l'abbé Joseph), ✠, curé de Servigny-lès-Sainte-Barbe, par Noisseville.

1897. THORELLE (chanoine Alphonse), ✠, engagé volontaire de 1870, aumônier du Couvent du Sacré-Cœur, à Montigny-lès-Metz.

1921. VAULGRENANT (Albert de), O. ✠, ✠, ✠, général de brigade, 41, rue de la Vacquinière, Montigny-lès-Metz.

1910. WEBER (Alexis), banquier, membre du Conseil général et du Conseil consultatif, Boulay.

Digitized by Google

1925. WENDEL (HUMBERT DE), maître de forges, président de la Chambre de commerce, Hayange.

Associés libres résidants.

MM.

1925. BARBÉ (JEAN-JULIEN), ✠, archiviste de la ville, 5, rue Belle-Isle.

1896. BOURGEAT (chanoine GUSTAVE), chanoine titulaire, 8, rempart Saint-Thiébault.

1897. CHOPPÉ (LOUIS), ancien directeur de banque.

1919. DOURT, 10, rempart Saint-Thiébault, et à Angers.

1923. GEAY (CALIXTE), sous-préfet de Metz-Campagne, place Saint-Thiébault, Metz.

1923. JOB, O. ✠, médecin principal de 1re classe en retraite, 21, rempart Saint-Thiébault.

1900. MARET (HENRI), ✠, ✠, docteur en médecine, adjoint au maire, 23, quai Félix-Maréchal.

1925. PERRIER (GEORGES), colonel d'artillerie, 2, rue de l'Esplanade, Metz.

1914. WESTPHALEN (RAPHAËL DE), docteur en médecine, 6, rue Mazelle.

Associés libres non résidants.

MM.

1920. ADERER (ADOLPHE-JEAN-BAPTISTE), Rédacteur au *Temps*, 9, villa Saïd, Paris (16e).

1921. CAMBUZAT (EDMOND), colonel en retraite, 137, boulevard de la Reine, Versailles.

1904. DORVEAUX (Dr PAUL), bibliothécaire de l'Ecole supérieure de pharmacie de l'Université de Paris, 58, avenue d'Orléans, Paris (14e).

1923. DUVERNOY (EMILE), archiviste départemental de Meurthe-et-Moselle, rue de la Monnaie, Nancy.

1920. GEISLER (JEAN), ✠, ✠, propriétaire, domaine de Poncillon, par Sorbey (Moselle).

1922. GOSSELIN (CHARLES), 10, rue de la Source, Nancy.

1908. GRENIER (ALBERT), professeur à l'université de Strasbourg (Bas-Rhin).

Digitized by Google

1878. GURY (ALPHONSE), ancien pharmacien, 2, rue de la Planche, Paris.

1920. GUYOT (CHARLES), secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, 2bis, rue de la Craffe, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1925. HOTTENGER (GEORGES), publiciste, docteur en droit, 18, rue Saint-Dizier, Nancy.

1904. KIEFFER (abbé J.-J.), Dr ès sciences, ✿, professeur au collège de Bitche (Moselle).

1922. LESPRAND (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire, Montigny.

1920. MENGIN (HENRI), avocat à la Cour d'appel, maire de Nancy, 10, place Carnot, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1920. MICHON (LUCIEN), professeur à la Faculté de droit, 14, boulevard Charles V, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1925. MOUSSAT (EMILE), ✿, ✠, ✠, professeur agrégé des Lettres au Lycée Janson de Sailly, Paris.

1919. PARISOT (ROBERT), professeur d'histoire à l'université de Nancy, 15, rue Sigisbert-Adam, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1899. PIERSON (LOUIS), ancien député, à Ay (Moselle).

1920. SABATIER (RÉGIS), médecin-inspecteur en retraite, 41, avenue Lamotte-Picquet, Paris (7e).

1920. SADOUL (CHARLES), *Correspondant* en 1911, conservateur du Musée historique lorrain, 29, rue des Carmes, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1920. DE WENDEL (CHARLES), *titulaire* en 1910, 56, avenue Hoche, Paris.

1920. FLEURENT (JOSEPH), *titulaire* en 1900, à Strasbourg.

Agrégés-Artistes.

MM.

1920. BETTANNIER (ALBERT), ✠, artiste-peintre, 13, rue du Château, Paris.

1899. DASSENOY (Paul), électricien, rue des Bons-Enfants, Metz.

1878. DUJARDIN (A.), artiste sculpteur, à Essey-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Digitized by Google

1913. GUÉRIN (URBAIN), sculpteur, En Chaplerue, Metz.

1925. PRILLOT (EMILE), photographe, 2, avenue Serpenoise, Metz.

1922. THIRY (HENRI), architecte diplômé du gouvernement, rue de Paris, Metz.

Agrégés-Cultivateurs.

M.

1925. AUVRAY (CAMILLE), cultivateur, maire de Chérisey.

Correspondants.

MM.

1919. ADAM (CHARLES), recteur de l'université de Nancy, Palais de l'Université, place Carnot, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1889. ANCEL (CHARLES-RENÉ), 11, rue des Bégonias, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1893. BARTHÉLEMY (FRANÇOIS), archéologue, 61, rue de Rome, à Paris (8e).

1910. BELLEVOYE (FRANÇOIS-LUCIEN), orfèvre, Epernay (Marne).

1911. BELLIÉNI (CHARLES-HENRI), place Carnot, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1901. BONNARDOT (FRANÇOIS), ancien conservateur de la bibliothèque de Verdun, La Daumale, rue de Pontoise, 25, à Conflans-Sainte-Honorine (S.-et-Oise).

1919. DE BOUGLON (Bon), de l'Académie des Jeux Floraux, Toulouse (Haute-Garonne).

1899. BOULAND, docteur en médecine, 95, rue de Prony, Paris (17e).

1878. BOYÉ (BERNARD-ARTHUR-PIERRE), avocat à la Cour d'appel de Nancy, 53, rue Hermite, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1883. COLLIGNON (RENÉ), ancien médecin aide-major au 25e de ligne, Jaulny (Meurthe-et-Moselle).

1919. COUTIL (LÉON), archéologue, à Saint-Pierre-de-Vauvray (Eure).

1919. DENNERY (Général JUSTIN), 95, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine (Seine).

Digitized by Google

1911. DES ROBERT (EDMOND), 48, rue Hermite, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1920. DESSEZ (CHARLES-J.-B.-DOM.), O. ✠, inspecteur d'académie honoraire, 63, rue Hermite, Nancy,.

1920. DOUCERAIN (ALBERT-EUGÈNE), avocat, Evreux (Eure).

1906. DUCROCQ (GEORGES), 13, avenue de l'Observatoire, Paris (6e).

1919. DURÉAULT (A.), secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon (Saône-et-Loire).

1914. DOUBLET, astronome à l'observatoire de Floirac-Bordeaux (Gironde).

1919. FELDMANN (Général), 15, rue de l'Horlogerie, Versailles (Seine-et-Oise).

1919. FERRY (DÉSIRÉ), avocat à la Cour d'appel de Paris, député de Meurthe-et-Moselle, Pont-à-Mousson.

1903. FLORANGE (JULES), Sierck.

1920. FRÉCHARD (LOUIS), en religion Frère ADRIEN, pensionnat des Frères, à Hachy, par Habay-la-Neuve (Belgique).

1908. GAUCHEZ (MAURICE), ex-collaborateur de la *Revue de Belgique*, Bruxelles (Belgique).

1922. GOUGEON (FRANCIS), ancien président de l'Académie de Besançon.

1919. GÉRARD (EMILE), de la Société académique de Châlons-sur-Marne (Marne).

1881. GERMAIN DE MAIDY (LÉON), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, 26, rue Héré, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1920. GUILLEMARE (ERNEST), bibliophile, Evreux (Eure).

1903. HELMER (PAUL-ALBERT), sénateur du Haut-Rhin, 3, place de la Madeleine, Paris.

1921. HIRSCHAUER (CHARLES), conservateur de la bibliothèque municipale, Versailles, 5, rue Gambetta.

1919. HYDE (JAMES), 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

1895. JEANTY (EUGÈNE) à Sarreguemines (Moselle).

1919. KEMP (ALPHONSE), ingénieur des arts et manufactures E. C. P. à Luxembourg.

Digitized by Google

1891. KNŒPFLER, chef de clinique à la Faculté de médecine de Nancy, 13, rue du Faubourg-Saint-Georges, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1909. LALANCE (JEAN), commandant d'artillerie en retraite, 2, rue de l'Atrie, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1919. DE LAVALETTE DU COETLOSQUET, lieutenant-colonel, du service géographique de l'Armée, 140, rue de Grenelle, Paris (7e).

1920. LECŒUR (CHARLES), industriel, Evreux (Eure).

1894. LÉVY (l'abbé JOSEPH), curé de Grussenheim (Haut-Rhin).

1919. LEX (LÉONCE), archiviste de Saône-et-Loire, de l'Académie de Mâcon (Saône-et-Loire).

1896. MARGOT (CHARLES), ancien préparateur de physique à l'université de Genève (Suisse).

1919. DE MECQUENEM (CHARLES), colonel d'artillerie en retraite, Bourges (Cher).

1919. DE MONTESSUS, commandant en retraite, château de Montessus (Saône-et-Loire).

1923. MORÉE (HENRY), 37, de Lamouroux, Bordeaux.

1913. NICOLAS (EMILE), greffier du tribunal, Nancy.

1907. DE PANGE (Cte JEAN), 55, rue de Varenne, Paris.

1920. RISTON (Bon JACQUES), à Malzéville près Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1913. ROY (HIPPOLYTE), hommes de lettres, 21, rue de Villebas-Mareuil, Nancy.

1919. SAINTENOY (PAUL), 123, rue de l'Arbre bénit, Bruxelles (Belgique).

1919. SCHMIT (EMILE), pharmacien, de la Société académique de Châlons-sur-Marne (Marne).

1911. STOUFF (MARIE-PIERRE-XAVIER-LOUIS), professeur d'histoire à l'université de Dijon, à Meylan (Isère).

1878. THIRION (MAURICE), Dr ès lettres) professeur d'histoire au lycée de Lille (Nord).

1894. VAN WERVEKE (NICOLAS), professeur honoraire, 64, avenue de la Fayencerie, Luxembourg (Grand-Duché).

1898. VIANSSON-PONTÉ (l'abbé), curé de Dommartin (Meurthe-et-Moselle).

1911. WETTERLÉ (l'abbé EMILE), député du Haut-Rhin, Colmar (Haut-Rhin).

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Abbé THORELLE. Discours du président	3
Léon MAUJEAN. Compte rendu annuel du secrétaire	11
L.-F. MOINET. Rapport sur les prix de vertu . . .	29
Abbé THIRIOT. Rapport sur les concours de 1924 .	45
Général DE CUGNAC. Le général de Maud'huy (1857-1921)	59
E. MOUSSAT. Poésies (Sonnets messins)	67
Général DE VAULGRENANT. Notes sur Sébastien Leclerc, graveur messin du XVII[e] siècle	71
Baron DE LA CHAISE. Le meuble rustique lorrain .	109
Général DENNERY. Les maréchaux de camp de Pange	119
Liste des membres	129

Impr. Lorraine, rue des Clercs, 14, Metz.

Digitized by Google

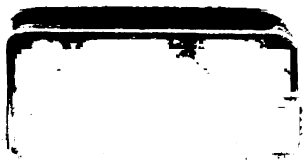
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
APR 7 1934
UNIV. OF MICH.
LIBRARY



Digitized by Google